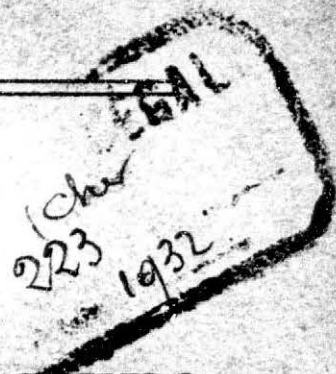


8^e Y
555
(L)

CHOIX DE POÈMES

Collection publiée sous la direction littéraire
de A.-M. GOSSEZ



Marguerite Burnat-Provins

Préface de A.-M. GOSSEZ

Portrait gravé sur bois par Alexandre TRÉTIAKOFF

À L'ENIGNE DES
DEUX FIGUIERS



EUGÈNE FIGUIÈRE, Editeur
PARIS

166, Boulevard du Montparnasse (XIV^e)

CHOIX DE POÈMES

Collection publiée sous la direction littéraire de A. M. Gossez

CHOIX DE POÈMES :

(Première Série)

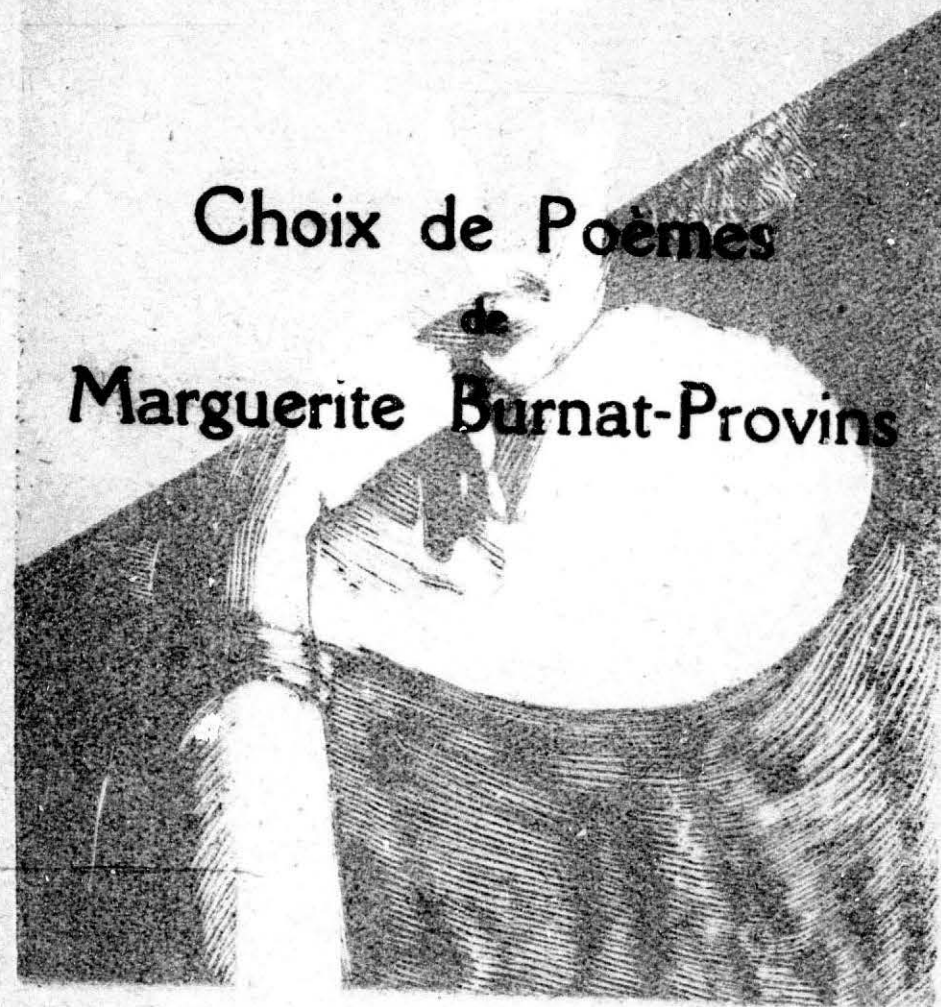
1. De **Francis Yard**, préface de Philéas Lebesgue, portrait gravé sur bois par Henri Chapront..... 12 fr.
2. De **Marguerite Burnat-Provins**, préface de A. M. Gossez, portrait gravé sur bois par Alexandre Trétiakoff..... 12 fr.
3. D'**Henri Galoy**, préface de Jean Ott, portrait gravé sur bois par Vassil Khméluk..... 12 fr.
4. De **Fernand Divoire**, préface de Paul Jamati, portrait gravé sur bois par Alexandre Trétiakoff.... 12 fr.
- A. M. Gossez. Les Poètes du XX^e Siècle** 15 fr.

LES BONHEURS INTIMES

par Eugène Figulère

450 pages..... 20 fr.

Choix de Poèmes
de
Marguerite Burnat-Provins



8° Y
555 (4)



CHOIX DE POÈMES

Collection publiée sous la direction littéraire
de A.-M. GOSSEZ



Marguerite Burnat-Provins

Préface de A.-M. GOSSEZ

Portrait gravé sur bois par Alexandre TRÉTIAKOFF

À L'ENSEIGNE DES
DEUX FIGUIERS



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE ÉDITEUR
166, Boulevard du Montparnasse



DU MEME AUTEUR

Petits Tableaux valaisans, bois en couleur de l'auteur.
Heures d'Automne, bois en couleur de l'auteur.
Chansons rustiques, ill. (épuisé).
Le Chant du Verdier, ill. (épuisé).
Sous les Noyers, ill.
Le Livre pour toi, Sauberlin et Pfeiffer, à Vevey.
Le Livre pour toi, préface de Henry Bataille. Albin Michel, édit.
Cantique d'été. Préface de Camille Lemonnier. (épuisé).
Le Cœur sauvage, roman (épuisé).
La Fenêtre ouverte sur la vallée. Albin Michel, édit.
La Servante, ill. Albin Michel, édit.
Poèmes de la boule de verre (épuisé).
Nouveaux Poèmes de la boule de verre (épuisé).
Vous (épuisé).
Poèmes troubles (épuisé).
Le Livre du pays d'Armor, Albin Michel, édit.
Heures d'Hiver, Emile-Paul, édit.
Poèmes de la soif (épuisé).
Poèmes du Scorpion (épuisé).
Heures d'automne (nouv. édit.), Emile-Paul, édit.
Le Chant du Verdier, Albin Michel, édit.
Le Voile, roman. Albin Michel, édit.
Contes en vingt lignes, Les Tablettes, à St-Raphaël, édit.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

2 exemplaires, sur papier de Hollande Van Gelder,
numérotés 1 et 2.
20 exemplaires, sur papier Alfax, numérotés de
3 à 22.

AVANT-PROPOS

Diverses causes empêchent souvent, au public qui lit, la connaissance d'écrivains, et plus particulièrement de poètes, qui en sont dignes.

Cette présente collection, sélection : CHOIX, se propose de les offrir sous une forme, j'ose dire condensée, et d'éveiller la curiosité du lecteur pour tel poète, ou telle œuvre de ce poète, qu'elle lui dénoncera.

D'admirables pages qui se perdraient seront ici nouées en une espèce de rappel ou de révélation. Une production abondante de douze ou quinze ouvrages ou plus, ou bien des tirages de luxe et à nombre restreint, et encore une excessive réserve d'auteur satisfait envers lui-même et ses intimes, voire un mode d'édition restreinte jusqu'alors au public d'une région ou seulement d'une province, rendent peu accessible un artiste, parfois fort grand et qui mérite la renommée.

Les écrivains que, pour l'une, ou plusieurs de ces raisons et pour en combattre les néfastes

effets, nous nous proposons de réunir ici dans leur essentiel, auront, chacun, ces apparences et ces qualités. La première série — de quatre recueils — comprendra d'abord ce livre choisi aux meilleurs pages du poète rouennais Francis Yard, dont la célébrité est indiscutée en Normandie mais doit s'étendre plus loin et jusqu'à Paris ;

On trouvera aussi un spicilège de la grande œuvre de Mme Marguerite Burnat-Provins, que le *Livre pour Toi* a faite illustre, mais qu'il serait injuste d'ignorer pour le reste de sa production qui foisonne d'admirables exemples ;

Une sélection des inédits que le septentrional Henri Galoy gardait comme jalousement et un peu paresseusement par devers lui, connus seulement de quelques admirateurs ;

Enfin le talent si personnel mais comme réservé de Fernand Divoire dont la discrétion et la rareté spirituelles ne sauraient pâlir à la grande lumière.

Ce premier ensemble permettra sans doute par l'accueil du public le succès de nouvelles démonstrations.

A. M. GOSSEZ.

PRÉFACE

On sort du *Livre pour Toi* brisé, ainsi qu'après une fouguese nuit d'amour. Or le miracle se renouvelle et s'intensifie par le *Cantique d'été*. Tendu par la saison vers le suprême sacrifice, le fruit mûrit la plénitude de sa joie.

Toute l'œuvre de M^{me} Burnat-Provins sert ensuite, et auparavant, de cortège à cette Passion. Ainsi Rodin, en 1900, au Cours-la-Reine, par le chemin hallucinant des strophes de l'Amour, menait au Baiser.

Le *Livre pour Toi* avait été l'étreinte ; Le *Cantique d'été* fut la réalité passionnelle. Les autres : rêves enchantés, mélancolies, lassitudes bienfaisantes, doutes, troubles, résignations, désespérances ; mais toujours, sous le fanion, là-haut claquant parmi l'azur, le pareil Amour.

Rien ne participe au *Livre pour Toi* que les Amants affrontés, de cœur et de

corps, nus et purs, comme dans les midis et les nuits chaudes du *Cantique d'été*.

Mais déjà d'un souffle apaisant la nature pénètre dans la demeure des Amants par *La Fenêtre ouverte sur la Vallée*. Le grand air qui a passé sur le paysage parfume les gestes éternels. La vie s'installe. Elle est au foyer comme *la Servante* ; vie intime, vie de chaque jour, attente et agenouillement aux pieds de l'Aimé pour sanctifier la solitude, en cette demeure d'El Cavrescio où l'on consacre le culte journalier de l'Unique, l'Amant-Epoux : saisonnière retraite d'une païenne parfaitement dévote.

Pieux et pareils, ceux qu'ont marqués les tourments du monde vont se rafraîchir l'âme au calme d'un couvent chrétien. Pieuse d'amour, Burnat-Provins se fait anachorète, retirée dans son oratoire de montagne avec la divinité charnelle à qui elle rend les soins minutieux et quotidiens d'une fidèle domestique, dans le sens le plus strictement étymologique de ce mot. De son dieu, elle aime tout, accepte tout ; enivrée de lui, elle lui rend le plaisir et agréée la souffrance, s'il daigne, de sa présence, la lui dispenser.

Bientôt la retraite d'été se mue en habitude ; bien que charnelle, plastique,

c'est une conduite, une tenue de vie mystique : celle du don de soi. La gloire inattendue qui sourit aux Elues ne réfrène pas cette ascension voluptueuse ni l'offrande en totale abnégation. Elle aussi a beaucoup aimé.

On a noté l'audace de son aveu. Henri Bataille y reconnut « le geste hardi d'une femme belle d'impudeur » ; mais pas seulement car « la ferveur devient une prière, ... le livre est bien pour un seul... aveu conscient, le plus ardent qu'on puisse imaginer, le plus ingénu et le plus compliqué à la fois qu'une femme ait, sans doute, jamais écrit. » Et Camille Lemonnier le caractérise : « une palpitation charnelle de sa vie à travers le spasme d'un exceptionnel amour ». Oui et non ! Elle est l'amante fougueuse, fière et franche. Elle est l'Epouse libre, celle dont notre siècle a délié le cœur et la langue, non point la jeune Sulamite désolée du *Cantique des Cantiques*, mais la compagne triomphante. Et elle a reçu le don d'exprimer pour compenser la privation de l'autre joie créatrice — et consolatrice — *le rêve maternel ici insatisfait*.

Il semble que toutes les facultés de sentir, de comprendre, de souffrir même aient reflué au cerveau. Son imagination

est multiple, je veux dire sa variété, sa précision de vocables, son aisance dans la production de l'image, la nuance des spectacles, des aspects et des heures, sans jamais en rien laisser qui se bouscule. Si la suite des notations brèves et précises, sans rhétorique le plus souvent, — sauf quelques personnifications du sentiment à la manière du symbolisme — ne paraît pas de prime abord composée, on a vite découvert l'ordonnance sous-jacente, la suggestion en continuelle ascendance — et, si le lien en semble rompu, — aussi dans le dessin d'estampes japonaises — le trait n'est que suspendu aux points où il est si peu utile que l'esprit le rétablit sans peine, et accepte de participer à l'élaboration du sentiment ou de l'idée.

M^{me} Burnat-Provins s'explique de sa conception d'art dans des pages curieusement vivantes :

Ecrire ? demande-t-elle. « Ecrire quand l'âme sue et que le sang lui-même trempe la plume au bout des doigts... Ecrire quand on étouffe, oui... Mais si c'est seulement pour dire avec moins de raison qu'un maître : Et moi aussi... ne jamais laisser entrer sous son toit ni encre, ni papier, ils n'en ressortent que pour nuire... »

« Mes livres sans composition (la vie

est-elle composée ?) ce sont des esquisses accrochées dans mon atelier, des croquis faits en regardant un peu en dehors, beaucoup en dedans... »

Ses livres sont en effet des explosions de confidences qu'on se fait, qu'elle se fait à elle-même. Et voilà pour le fond : méditation à voix haute, besoin explosif d'extérioriser sa joie ou sa douleur. Confession exaltée, prière de reconnaissance, besoin de consolation.

Pour la forme, l'expression, elle se l'explique aussi :

« Je veux chanter pour moi-même, ni en prose, ni en vers, une chanson qui ne soit point attachée au bout de chaque ligne, avec une épingle de sûreté... Viens, vent brusque de la nuit... »

« Laissons-les éplucher des romans, des poèmes, des chroniques savantes et des discours profonds. Viens, j'éplucherai une châtaigne et tu danseras en rond autour de la maison solitaire, comme l'eau danse autour d'un îlot. »

« En votre honneur, dame Liberté, je chante pour rien. »

Dire librement le sentiment qui vous travaille ou vous verse — esprit et chair — exprimer par besoin l'aveu et la plainte, — vivre tout haut — bâtir son rêve sur

la base des réalités, ou mieux transfuser la vérité au travers de son exaltation jusqu'au rêve, se la répéter pour la savourer — sucrée, fade, ou amère, fraîche ou brûlante — c'est ce besoin d'âme septentrionale, ce mouvement d'art qu'on retrouve d'Adam de la Halle à Milievoie et de Marceline à Burnat-Provins, dans la littérature de nos provinces françaises du Nord et des Pays belgiques.

Burnat-Provins en garde la nette perception.

« Mon âme de Flamande est une enlumineuse... Mes grands oncles travaillaient avec Rembrandt. *Le Droit d'Aînesse*, au Louvre, est un de leurs tableaux. J'en ai vu d'autres à Amsterdam, et aussi la biographie des frères van Victoor... »

Flamande ? oui, mais d'une ascendance fort compliquée. Elle vint au monde en Arras, ville à beffroi, ville à carillon, ville à pignons, à redents, à pas de moineaux... Flamande d'Arras, ou y aboutissant. Son père Arthur Provins est belge, mais né en France, plutôt Wallon, de nom au moins et de naissance, né à Valenciennes, la franque ville, de parents belges originaires de Ath, ville qui a et promène son géant. Sa mère, hollandaise — sur-flamande, quoi, d'origines ; arrière petite-nièce de ces

frères van Victoor, les élèves de Rembrandt, comme elle vient de dire, souche hollandaise donc, mais implantée en Belgique. Bien Flamande, quoique artésienne par conséquence de hasard, car ce père — tellement d'elle chéri, tellement que son œuvre en reste bée, muette — la guerre de 1870 accomplie dans nos armées, est naturalisé français, s'inscrit au barreau d'Arras, où il assumera pendant des années la charge de bâtonnier.

« Grandie à l'ombre de la tour, dans la vieille rue de la Larderie, au milieu des gens de chez nous... »

...« Elle est longue déjà, cette route qui vient de mon pays. Vers ma dix-huitième année, pour aller peindre à Paris, j'ai dit adieu au fin clocher d'Arras. Comme un être fabuleux, dans ma ville natale, étroitement ceinturée de remparts, on signalait l'étranger les yeux levés, sur la place, pour admirer. »

Souvenirs et ferveurs qui remontent de l'autrefois.

« Et avec eux, je chante :

« O ma vieille ville, toi qui répandis sur la mousseline de mon enfance les fleurs d'argent de ton carillon, dors-tu toujours là-bas, dans le songe de ton passé glorieux.

« O jardin profond où j'ai joué pendant

les jours chauds des vacances, es-tu toujours brillant au soleil comme un grand tapis carré bien tendu et soigné par des serviteurs.

« O plaine opulente et déployée sans fin, as-tu gardé le souvenir de mes extases en face de ton ciel, ce velours de splendeur qui tombe si bas.

« Horizons doux des Flandres perdues, vous rappelez-vous ? Mon cœur vous porte et pourtant, ils sont toujours en livrée de deuil vos messagers... »

Flamande ? nom générique de toutes les terres septentrionales depuis Louis XIV, elle l'entend au sens de l'ancien régime, Flamande et Artésienne. Ses souvenirs familiaux, puérils, juvéniles, ont la couleur, la saveur, l'intimité simple des vieilles mœurs artésiennes : elle les appelle à son aide. Voici la « grand'tante Adélaïde qui ressemblait à la mère de Rembrandt... elle avait garde le vieux costume flamand, le bonnet de dentelle dont la bise, en retournant le volant, faisait une roue blanche autour de sa tête, la robe de drap ronde et plissée qui découvrait les souliers bas, le grand fichu à ramages, croisé sur la poitrine et le tablier de faille... » ou encore la pauvre d'Estrées qui venait « dans la cuisine » à jour fixe du vendredi ; « il

y avait pour elle du café chaud et des tartines... »

Les van Victoor, de toute leur ascendance artiste, habitent la jeune fille qu'elle est devenue. Elle peint et dessine. Elle a quinze ans lorsque Edouard Detaille voit, chez sa grand'mère, les cartons de ses essais. Il encourage une vocation. La dix-huitième année venue, elle est à l'atelier Julian, au passage du Panorama, poursuit des études complètes d'anatomie, de dessin, de peinture. C'est alors que Benjamin Constant, attiré par son masque admirable et sa stature, en fait le modèle de sa *Zoraïda*, de *La Vierge de Bethléem*, et ce portrait aux yeux de houille vivante : les *Diamants noirs*.

Elle se marie, toute jeune, et gagne Vevey. Famille et ville huguenotes. A la Tour de Peilz et dans le Valais, tout en écrivant ses premiers livres, elle s'adonne aux arts décoratifs. Nous le rappellerons.

.....

• Et puis, elle se libère. C'est avec Sylvius, le séjour d'Engadine et bientôt les grands voyages par l'Europe, par l'Afrique septentrionale, et de l'Égypte à l'Algérie... jusqu'en Syrie, puis l'Amérique du sud, l'Argentine, le Brésil, l'Uruguay, les Canaries, le Maroc..

Elle rentre à Paris au moment de la guerre, y reste quelques années et enfin, après avoir vécu dans les Pyrénées, à Bayonne et à Luchon, se retire en Provence maritime... et toujours, écrivain par tempérament. Écrivain, en ascendance continue, en pouvoir de suggestion toujours augmenté. Et, comme elle se rattache à la génération qui a succédé au symbolisme, elle bénéficie du renouvellement dont ses aînés ont doté la poésie, mais elle élimine naturellement les obscurités et l'incohérence qui entachent parfois quelques-unes de leurs œuvres admirables.

Et il faut encore écouter son rythme. Elle n'écrit « ni vers ni prose, mais sa langue » c'est-à-dire l'œil clair, jamais oratoire, rarement amplificateur ; sa phrase est balancée, sa période balancée, sans monotonie car la mélodie en est toujours interrompue avant qu'elle commence à ronronner. Faguet, a-t-on dit, y a découvert un sonnet régulier. On pourrait trouver dix pièces en vers blancs à la manière de Molière, — au début de *l'Avare*, — de Maurice Maëterlinck, ou de Pierre Louÿs, voire de Romain Rolland dans son *Colas Breugnot*.

Mais jamais elle n'accepte l'esclavage d'une formule, elle ne tente point de cacher des alexandrins sous la typographie

habituelle de la prose, comme Paul Fort, elle est plus riche de rythmes et moins naïvement habile : elle sait les rompre ses rythmes, ces suites de vers réguliers, assonancés ou blancs, par une ligne de prose amorphe — lassitude — ou une laisse de vers libres — retenus ou prolongés — moins pour le gré de sa fantaisie que le service de son émotion, et parce que musicienne essentiellement.

Romantisme en moins, mais en égalité pour la vivacité du sentiment avec Marceline Desbordes-Valmore, elle a cette fortune imaginative et l'accent qui font les grands poètes, ceux qui laissent une trace par leur sincérité humaine.

D'avoir exalté l'homme, homme réel et vivant, non pas une entité, comme on l'a voulu croire quelquefois avec la même aisance et la même fougue que l'homme jusqu'alors exaltait la femme, elle marque sa place — moins tragique mais aussi sûre et plus saine — près de la divine Sappho, celle qui mourut d'amour pour Phaon. Mais Burnat-Provins le nomme Sylvius et pour Sylvius elle aura vécu et mérité qu'un Mistral, un Francis Jammes lui assurent : « ce que vous avez fait, personne avant vous ne l'essaya ».

Mais qu'est-ce que l'inspiratrice, l'ins-

pirateur, en art ! Le mérite est tout entier dans l'artiste et sa qualité.

D'écrire ce mot *artiste*, il me revient que Burnat-Provins assure que les Arts Plastiques sont premiers dans son œuvre. On est tenté de penser : coquetterie d'écrivain, prétention à la multiplicité voire l'universalité des dons, — qu'on ne peut admettre si l'on n'apporte la preuve et qu'il a fallu examiner.

Souvenons-nous des débuts qui, en effet, furent d'un peintre. En Suisse, elle professe les Arts décoratifs dans ses cours mixtes à l'Ecole Vinet de Lausanne, cours organisés par elle, comme ceux de son atelier de Vevey. Durant quatre ou cinq ans, elle fournit de modèles pour broderies et dentelles puis un comptoir d'ouvrages, « A la cruche verte » qu'elle a créé. Elle compose d'après la plante, stylise l'animal et la figure et, elle-même exécute beaucoup ses compositions. Avec Bieler frère et sœur, en 1901, elle expose une salle à manger complète à Vevey et elle est encore présente aux expositions de Paris, Bâle, Genève, Mulhouse, Dusseldorf, Arras et Douai. En même temps, elle peint à l'huile une suite de *Portraits*, collabore par des articles de technique sur les Arts appliqués aux journaux et revues helvètes, bataille en faveur de la Société

protectrice des Paysages helvétiques, qu'elle a fondée... toute une activité ininterrompue jusqu'en juin 1907.

Mais c'est le passé dispersé, presque invérifiable, l'art réduit au document — la fleur dans l'herbier —. Heureusement Burnat-Provins a illustré ses premiers livres, tout en particulier les *Tableaux Valaisans*, si remarquablement exécutés par les attentifs éditeurs, Säuberlin et Pfeiffer, de Vevey. Ils me sont très vieille connaissance, un ancien étonnement. C'est chez le poète et érudit picard Philéas Lebesgue, que j'ai pu les voir en 1903. Je les ai revus depuis sans désillusion : il y a plusieurs grandes compositions : Le Botch, (le taureau), Marion, la Ruine, Le Cloutier et sa femme, Une tête de Christ à l'agonie. Il y a des initiales, des bandeaux, des culs-de-lampe, — tout un grouillement : êtres, objets familiaux, motifs floraux, oiseaux, insectes, légumes, ustensiles, — tout brillant de couleurs en tons plats qui font invinciblement songer aux lettrines des enlumineurs et aux cloisonnés ou champlevés des émailleurs. Dessin soigneux et sûrs qui semblent un compromis entre la formule médiévale et le trait discontinu des Japonais... Un désir de traduire le caractère par les traits et d'harmoniser les

tons. De bel art décoratif que le temps n'a pas démodé et ridiculisé. Et il reste peu de choses cependant des prétentions décoratives de ce temps-là.

Toutefois cette illustration et celle des livres qui suivent, ne suffit point à égaler l'artiste à l'écrivain du *Livre pour toi*.

Mais voilà qu'on peut dire aujourd'hui que le peintre ne le cède en rien au poète. Car, comme le poète avait créé et exprimé son monde intérieur, le peintre tout à coup va, lui aussi, extérioriser un monde.

« Depuis Bayonne, où j'aperçus la première Cingola, la mauvaise fée assise sur la terre, j'ai en 1920, dit Burnat-Provins, peint près de trois cents « figures » et les visions continuent plus vivantes et plus nombreuses ; cette famille qui devient tribu, qui sera peut-être légion, peuple la maison sans enfants » (Près du Rouge Gorge). « Ce qu'est ce monde ? je n'en sais rien... J'ai appelé cette bizarre compagnie, « ma Ville ! » Tous ces êtres indéfinissables, visions furtives, formes qui naissent et meurent, pour paraître longtemps après ou s'évanouir pour toujours, ont été dessinés. Peuple étrange, visages hostiles, indifférents ou amis, nous les verrons quelque jour lorsque la galerie sera, sinon complète — le sera-t-elle ? —

du moins très nombreuse. 340 d'entre ces visions ont été fixées par le crayon ou l'aquarelle jusqu'aujourd'hui... » (Vous, 1918) « Ce qui demeure, pourra-t-elle dire en 1930, c'est la collection des 1000 figures dessinées et peintes d'après mes visions extrêmement rapides avec une grande vélocité d'exécution également. »

Visions ? non ! mais extériorisations d'images emmagasinées par le subconscient et projetées devant les yeux du créateur. *Création véritable.*

Quant à l'exécution, à l'effet, il est surprenant : un Monde ! bien plus qu'une Ville ! une foule, un grouillement et devant certaines de ces figures les unes dites en cinq ou six traits : — comme le Vent —, les autres riches de tonalités habiles et harmonisées : des oiseaux, des grues, le perroquet de la princesse, que sais-je encore ! On retient un cri de surprise, et si mal disposé, quelque indisposé qu'on ait été, quelque prévenu contre la dualité de ce génie d'artiste, on sort de cette œuvre, neuve, de Burnat-Provins, converti, gagné, avec une fatigue joyeuse et grave, pareille à celle qu'on éprouva quand on lut pour la première fois *Le Livre pour Toi*.

Ce qu'il faudrait ? Exposer cet ensemble de 1000 œuvres, étaler ce monde effarant

ou exquis, ironique ou harmonieux, il faudrait un musée Burnat-Provins, car il serait criminel de disperser une pareille *humanité*.

Comment cette œuvre de plastique — très visuelle et très mentale — s'unit-elle à l'œuvre écrite ? car elle fait corps : par une invention verbale étonnante qui en dit le caractère. Chaque personnage a son nom entendu en même temps que la figure est vue et chaque nom est une euphonie créatrice d'un caractère. On dirait des noms *vrais*, dans une langue inconnue. Egre-nons un peu de cette litanie : Voici la planète où domine Cingola, la mauvaise fée « assise sur la terre », esprit et phare de ce monde, œil hallucinant :

Kloï-Noï, l'accroupi,
Baroutcha, la grandiose,
Gloubijance, la goîtreuse,
Mable, qui ressemble à un lion,
Jambliscure, la dénigrante,
Nyjanze, qui prémédite un crime,
Tranouche, la deuxième entremetteuse,
Stromige, le gourmet,
Madame la Peste,
Strafel, l'homme oiseau,
Stampulle, la femme libellule,
Trolube, parée pour une grande circonstance,

Galamène, dans le rideau,
Macilla, l'adolescent dans l'inquiétude,
Alybane, dans le repentir,
Mita-Mita, la femme-fourmi,
Trolype, l'homme-chat,
Dhony, le réfléchi,
Blapp, au moment où il vient de tuer son frère,
Hovèbre, la préoccupée,
Manangule, la dormeuse,
Soblange, le fasciné,
Blanore, la suppliante,
Matruge, la dévorée,
Lustifi, le chanteur,
et Hortoma, Stylège, Minocle, Angolanne,
Clabère, Crissil, Blukoss, Liprulli, Magou-zille, Orbélice, et Piglouche, Magoster, Or-numiège, Tanhigor...

Je ne cite que les noms que révèlent ses livres...

Par l'imagination, par la visualité, par le sens de la proportion et de l'harmonie, même dans l'excès des sens et des sentiments, Burnat-Provins apparaît artiste en plénitude. Disons-nous qu'il ne nous déplaît point qu'aussi elle soit femme pleinement et ait déclaré :

« Si une femme est écrivain, musicienne, sculpteur, c'est un accident qui lui arrive. Aucun don, aucun talent, n'excuse le défaut

de la qualité première, être une femme d'intérieur. »

M^{me} Burnat-Provins est cette femme qu'aucun soin domestique ne saurait abaisser et qui, du reste, ne supporte pas autour d'elle la servitude.

Elle a le respect de toutes les libertés et l'orgueil de toutes les disciplines utiles.

Ne cherchez ici, ni un peintre ni un écrivain, vous trouveriez — mais totalement — une femme.

A.-M. GOSSEZ,

Petits Tableaux valaisans

En Savieze.

PAYSAGE

Il y a au premier plan les blés coupés qui ont la lividité des choses mortes !

Il y a, plus loin, la silhouette rude des ormeaux dont l'émeraude assombri devient noir au crépuscule, et met une coulée d'encre sur l'écran bleu des monts.

Et la montagne est d'un outremer puissant, compact, chargé de mystère...

Le ciel oxydé verdit, des franges roses s'effilochent, des brumes flottent et l'heure froide commence.

Les champs se vident, de minimes apparitions s'effacent, esquivées tout à coup ; le calme majestueux de la nuit s'étend.

L'air est libre, sans un vol, la terre rassénée, sans un pas, et le rêve traîne sa grande aile entre le ciel vert et les blés morts.

L'ACHAT D'UN PRÉ

— Germain, voudrais-tu me vendre ton pré ?...

— Mon pré ?

— Oui, ton pré.

— Ce pré là outré ?

— Oui, le petit où se trouvent l'ormeau et les deux pruniers.

— Ah ! Pourquoi fairé à vous cé pré, vous avez rien dé vaché ?

— C'est bien vrai, mais j'en aurais besoin.

— Bésouin pou bâti ?

— Non, je ne bâtis pas, j'en ai besoin, voilà.

— Ah ! Alors, pourquoi fairé cé pré ?

— Est-ce que ça te regarde, le vends-tu ou non ?...

— Lé vendré,... l'est pas à moi, cé pré.

— Pas à toi ?...

— Non, l'est à la femmé.

— Eh ! bien tu lui en parleras, à la femme, et tu me rendras réponse.

Huit jours plus tard :

— Germain, as-tu parlé à ta femme pour le pré ?

— Oui.

— Et qu'est-ce qu'elle dit, ta femme ?

— I dit rien.

— Comment rien ?...

— Non, l'est aux mayens.

— Et quand descend-elle ?

— Dans oune pairé dé jou.

— Enfin, j'aimerais savoir, penses-y quand elle reviendra.

Quinze jours après :

— Eh bien, Germain, j'attends ?

— L'est revenue, la femmé.

— Alors ?

— Alors, l'est pas seulement à elle, lé pré, l'est aussi aux sœurs.

— Elle en a combien, de sœurs ?...

— Jé crois qué i a sept.

— Sept. Où sont-elles ?

— Ecoutez, je vas vous diré : ouné l'est mariée au val d'Herens, l'autré l'est à Brigué, la plous pitité l'est avec la Mère, ouné l'est à Avenches...

— Ça fait quatre, et le reste ?

— Lé resté : ouné l'est morté, Marguérité l'est chez lé Couré dé Lamouraz et Jouséphiné l'est à l'Amériqué...

— On ne peut rien savoir alors ?

— Oui, seulement faut attendré.

— J'attendrai longtemps. Mais la femme, elle, qu'est-ce qu'elle dit ?

— I veut pas tant vendré, la femmé.

— Pourquoi pas ?...

— Parce qu'i veut pas, quoi, ouné idée, mais si vous donnez on bon prix.

Au bout d'un an :

J'ai le pré. On me l'a vendu très cher tout en voulant le garder, après avoir été au val d'Herens, consulté la mère, repensé à ce qu'aurait dit la morte, fait venir la Marguérité, écrit à Jouséphiné, entrepris le voyage à pied jusqu'à Brigue, et donné une commission au voisin qui passait par Avenches... mais ce n'est pas fini.

Germain est resté convaincu qu'il peut traverser « son pré », enlever le foin, manger les prunes et arracher la feuille de l'orme.

Quand il passe, il me jette un regard plein de reproche, où ne peut s'éteindre le regret de s'être laissé prendre son bien.

L'HÉRITAGE

Ignace était parti pour l'Amérique lorsque son oncle Ambroise vint à décéder.

Comme ses neuf frères et sœurs, Ignace héritait, mais le patrimoine délaissé n'était pas lourd : un bout de vigne, une cave, et, dans la chambre avec quelques meubles, la gonne (1) et le livre de messe tout usés.

Un incendie avait détruit le chalet du

(1) longue redingote.

vieux ; tandis que les bois écroulés se tor-
daient, le propriétaire refusa de laisser
pénétrer dans le celi (1) où reposaient ses
provisions afin que personne ne put sa-
voir ce qu'il avait. Cependant le celi fut
respecté par les flammes fantasques, et
c'est de là que les neveux retirèrent le plus
clair de la fortune : des fromages et des
jambons !... mais des fromages majestueux
comme les roues de chars des premiers
Helvètes et beaucoup plus durs que des
pierres, des jambons fauves sous leur re-
liure de cuir odorant et velouté, verdi par
l'ombre, des jambons épais au lard chiné
de blanc et de rouge, que la hâche ne peut
entamer.

Il embaumait l'héritage de l'oncle, et
se trouva suffisant pour que chacun en eut
sa bonne part, ce qui faisait dire que, malgré
son malheur, le défunt était riche. Riche
aussi de beurre de vingt ans qu'on garde
au creux de la terre dans une toupine pan-
sue et qui est si bon, si piquant, qu'il n'en
faut qu'un tout petit peu pour la soupe.

Ces trésors se partagèrent : on scia la
table en deux ce qui fit deux tables, Fa-
bien prit la gonne en sa qualité d'aîné,
la vigne fut subdivisée et, chose rare, les

(1) Celi, cave.

intéressés ayant emporté leurs lots parfumés se déclarèrent satisfaits.

La part d'Ignace demeurait, que faire...

Revient-on de l'Amérique ? Peut-être bien que non.

Les frères et sœurs pensèrent que ses fromages et ses jambons s'étaient suffisamment morfondus dans la cave, et, les ayant délivrés, ils les mangèrent.

Quand Ignace revint, cela ne devait-il pas lui suffire, chacun put au moins lui affirmer qu'il avait hérité.

LES HIBOUX

Les hiboux aux ailes d'écume, dont le vol n'émeut pas la placidité du silence, branchent le soir dans les noyers. Deux par deux, ils vont à la forêt en disant : hou ! hou ! C'est tout ce qu'ils savent.

Et quand on connaît la nuit de là-haut et qu'on se plonge dans la douceur fluide de son obscurité, à travers les frissons des feuilles on voit s'allumer les émeraudes phosphorescentes de leurs yeux. Ils sont là les invisibles à face triangulaire, leur petite présence se sent près de la fenêtre ouverte et leur cri, tombant avec la rectitude de la goutte qui choit du goulot de la fontaine, vient trouer la nappe bleue

de l'ombre et s'y plonge sans la faire vibrer.

Par les soirs alourdis, qui ne songe en l'entendant que le malheur est proche ; qui ne frémit sous le regard vert et rond, fixé du dehors au rougoiement du taguelin (1).

Et la mère inquiète, serrant son chapelet, écoute passer le revenant monté sur un mulet sans tête, tandis que le regard qui vient de l'arbre, entre dans la chambre, en fait le tour, plus silencieux que le vol plein de trahison qu'on n'entend pas.

LA CHANSON

Plus près du bruit que de la musique ; faite de mots ébréchés et de sons bourdonnants, elle approche la chanson rude, scandée par le battement des pas.

Ce sont de jeunes hommes qui la disent, quelquefois sans paroles, avec une feuille de poirier glissée entre les dents.

Toute pleine d'une saveur violente, elle a un goût de fruit sauvage, un parfum de fleur colorée jaillie contre les rocs et son harmonie fruste, sans gaîté, s'accorde avec la couleur sobre et vigoureuse du

(1) Taguelin, petite lampe à huile, en cuivre, de forme antique.

pays, brune et bleue, comme les chalets et comme la nuit.

Avec les chemins de montagne elle ondule en se perdant, ressaute sur les pentes et, roulante ainsi qu'une pierre, tombe dans un creux pour ne plus se relever.

On ne l'entend guère que les soirs de dimanche, si la journée nonchalante laisse aux garçons la force de chanter, ou bien vers minuit quand l'automne a fait le vin généreux. Alors son éclatement fracasse le silence et l'ombre déchirée se recoud péniblement derrière elle.

Dictée par la nature, la chanson valaisanne bondit comme la chèvre, se plaint comme l'agneau et, séculaire autant que les blocs de granit, elle demeure dans une perpétuelle enfance.

D'où vient-elle ? Les plus vieux l'ignorent et les jeunes n'en savent rien.

Mais, peut-on lui demander autre chose que de passer inconsciente et toujours pareille ?

N'est-elle pas la fille de l'eau et du vent, née sous les sapins, au pied de l'alpe sonore que le moindre bruit fait chanter.

Et, malgré sa rudesse, on aime à l'écouter, lui trouvant une douceur, parce qu'on ne peut l'écouter que là, dans l'apaisement de la chambre de bois qu'elle réveille et loin de toute autre chanson.

Lettre à un sculpteur.

ONZE HEURES

.....
 Vous me dites que la ville est dans le gris, je voudrais vous donner l'envie de venir près de moi, en vous dépeignant cette matinée lumineuse, toute dorée. Vous en sentiriez la douceur ; ensemble nous regarderions, par-dessus la lèpre grise des vignes, les bois du Pèlerin qui s'allument, et, sur le toit du hangar, les chats qui s'étirent parmi les feuilles desséchées ; hier, il en est venu un autre, un petit noir dont les yeux sont orangés, deux lanternes dans une nuit de velours.

Le prunier, dont vous avez tant admiré les fleurs, met à ma fenêtre un magnifique écran d'un jaune verdâtre, si doux, si atténué, que je me sens navrée à l'idée que ses ramures ne seront bientôt plus que des ruines ; alors j'apercevrai la vie

du voisinage et je préfère m'intéresser à celle de l'arbre.

Dans le petit pré, le cerisier flamboie comme un lustre de Bohême, mais son feuillage abaissé dit la fin prochaine ; seuls les lauriers ne s'enrichissent pas, ils demeurent verts, eux qui symbolisent l'immortalité de la gloire.

N'êtes-vous pas enthousiasmé par cette étincelante saison, vous qui rêvez pour vos bronzes des nuances inconnues, et donnez à vos masques une face enluminée où se concentre une symphonie de tons puissants. Ne cherchez pas les ors et les incarnats autre part que dans les jardins ; novembre patine mieux que la lampe et l'avivage de l'automne est un outil miraculeux. La couleur se glisse sourdement, elle s'insinue et s'épanche tout à coup, inondant la nature, comme un flot hors de sa digue. Je me grise de cet enchantement qui ne doit pas durer.

Sur ma table, il y a des feuilles mortes, d'autres bien près de mourir, ce sont des trésors : elles sont là les victimes, craquelées, mordues, grillées, mieux vêtues qu'aux heures de leur jeunesse, car le printemps les met en uniforme, tandis que l'automne les affranchit pour les perdre et, par les venelles, ce sont aujourd'hui de petites

reines folles qui courent à la mort, splendidement parées.

Celles que j'ai retenues reposent là, glabres ou velues, adoucies d'un duvet d'argent comme la joue d'un enfant, hérissonnées comme la feuille du cactus, qui se creuse si douloureusement. Voici les frondes estampées des fougères, les panelles du peuplier consacré à Hercule, la feuille du platane, parasol de poupée d'un vert citrin piqué de carthame ; ce sont des pointes d'alènes, des lanières, les oves parfaits que rangent, sur une baguette menue, les distiques de l'acacia ; et, tout près des palmes étalées, les rondelles natantes du nénuphar et de petites mains rouges, des mains de massacre, comme celles qui doivent se tendre en Orient, dans les pays où l'on tue.

Sur leurs épidermes délicats, la brûlure agit de façon différente : les unes, fenestrées, montrent une transparente armature, une dentelle grise qu'aucun fuseau ne saurait imiter ; d'autres apparaissent marginées de rouge, toute leur vie afflue vers les bords, prête à s'évader ; celle-là est incisée comme dans un supplice, elle souffre, et quelques-unes s'éclaboussent des bavures sanguinolentes d'une chair martyrisée.

Dans leurs crispations dernières, elles

gardent une singulière physionomie ; rondes et unies, ce sont de petites bonnes femmes simplettes ; nervées de blanc, elles ont des pâleurs d'anémie ; gladiées, elles menacent ; maigres et tourmentées, leurs figures ascétiques se tordent de douleur, et mollement sinuées, c'est la nonchalance qui languit. Il y en a d'agressives comme du métal découpé, de moelleuses comme la soie, et les crépues, dont le bord se relève, ont une expression de gaieté !

Passe le vent, elles s'envolent, légères et godronnées par les doigts jaunes de l'automne ; pour leur malheur, passe le vent qui est la force et la colère de la nature, qui en est aussi l'indomptable bouffon, car il dit tout ce qu'il veut, il agit à sa guise, et personne ne lui a résisté. De ses mains de verre, il saisit les feuilles mortes et les broie ; de sa bouche blanche, il souffle éperduement, et la ronde tourne, et le vent rit. Demain, il gémira ; avec des grondements de bête enragée, il galopera par les bois dévastés, sonnant l'oliphant des destructions dernières, et les pauvres attardées, qui tremblent encore au bout des branches, succomberont.

Oh ! venez, venez avec moi... Là-bas, dans les fondrières boueuses et les chemins défoncés, c'est un amoncellement magique

où traînent les rayons d'un soleil absent. Une gamme chromatique monte, de la douceur du miel à l'éclat de la pourpre sarranienne ; dans une harmonie enchantresse se mêlent des tons de paille et de noisette, les bruns sauris, les verts tournés, les nacarats fiévreux. Sous les futaies dévêtues, cette masse humide prend un aspect de choses confites, glacées de luisants mauves ; en une immense coulée, se rejoignent des fleuves de gomme, des torrents de laque, des océans d'essences rares, où roulent des ciprins morts et des dorades échouées. Pour une moisson d'art sans pareille, s'entassent des broderies chatoyantes, des grès flammés, des cuivres doux, des émaux profonds, des moires inappréciables, et cependant... ce ne sont que des feuilles, de petites feuilles finies, et plus brillantes en face de l'extermination, comme nos rêves et nos espoirs.

Je les ai aimées pour leur vie innocente, pour tout ce qu'elles m'ont dit et que j'ai entendu ; pour cette sensibilité extrême qui les faisait frissonner, comme prises de peur, avec un bruit de pampilles secouées, qui déferlait le long des branches. Autres âmes, elles ont frémi ; âmes des arbres qui vivaient et n'ont plus de mouvement, qui chantaient et n'ont plus de chants.

Aujourd'hui je les aime pour leur mort éclatante, et je sais que vous les aimerez comme moi, car, en les interrogeant, vous leur devrez, peut-être, un chef-d'œuvre.

QUATRE HEURES (Rembrandt)

A travers les carreaux plombés, je vois une tête qui s'incline, brune et frissonnante dans de l'or. C'est son heure, je l'ai reconnue.

L'atelier se tend d'un cuir de Cordoue bossué, où planent des oiseaux élégants, au col roulé ; on y voit des ananas hérissés, des raisins qui se bombent, et des floraisons imaginaires. Les dressoirs habillés de napperons de guipure, portent, dans des coupes anciennes, sur des feuilles incarnadines, des pyramides de grenades fermes, et les fruits géants des pamplemousses. Les flancs des aiguières repoussées s'allument et, dans des flacons vénitiens, brillent les vins rubescents de Grèce et d'Italie.

Sous des ondes lumineuses, des mains transparentes manient des topazes et des gemmes rouges ; elles suspendent aux murailles des boucliers gonflés de ciselures, et des épées dont les gardes valent des

trésors. Il y a des chaînes longues qui serpentent, des diadèmes, des aigrettes, que posent dans leurs cheveux roux crépelés, des femmes dont les ajustements inflexibles sont de brocatelles splendides. Des cavaliers, barrés de ceintures de soie, ornées de franges d'or, les accompagnent, et les diamants tremblent aux guimpes de dentelle jaunie,

Le maître regarde, il sourit à la petite fille au coq, qui glisse, comme un rayon lunaire, parmi les hallebardiers. Une porte s'ouvre et c'est Amsterdam avec ses quais.

Pourquoi ai-je de lui le souvenir persistant des gens que l'on a connus ? Est-ce parce qu'il y a dans mes veines une goutte de sang hollandais et que mes grands-oncles, autrefois, apprirent de lui l'art de peindre ? Je ne sais. Dans une autre vie je l'ai vu, exultant et jovial, débordant de génie, amoureux délirant de la couleur qui vivait sous son pinceau prestigieux, et c'est sa présence qui, bien souvent, me soutient...

Mais il a disparu, l'atelier s'assombrit, voici la fatigue venue à pas de velours ; elle s'assoit sur la tête, fait plier le cou, plonge des griffes dans la poitrine ; les heures lourdes commencent.

.....

MINUIT

Un froissement à peine entendu... Est-ce la pluie ?

Non, ce sont les feuilles, toujours les feuilles, les mortes, qui passent doucement, tristement, comme des âmes perdues.

ÉPILOGUE

Et c'est là l'automne et la terre.

Mais pouvons-nous croire que les jardins du Paradis sont toujours verts ? Est-ce que Dieu, qui détient toute richesse, ne garnit point d'or les bocages de l'autre monde ? Nous n'en saurions douter.

Vers les derniers jours d'octobre, un frisson passe là-haut, par-dessus les nuées ; le domaine des élus leur apparaît plus magnifique encore, car, avec tous ses ouvriers, saint Clair, au nom lumineux, fait belle besogne dans les frondaisons du ciel. Nous n'avons ici-bas que les débris qui choient, et cependant que de beautés !

Les arbres irradient, mais ils gardent toujours les fruits nouveaux, et leurs feuilles ne tombent jamais. Alors les petites âmes des enfants dansent en rond et chantent,

croyant à une fête ; la cour céleste se réjouit.

Les ailes blanches des séraphins deviennent brunes comme l'aile de la perdrix ; pour faire sa promenade, le bon Dieu met sa belle chappe doublée, toute reluisante de torsades et d'orfrois qui bruit en traînant sur les nuages du soir.

Pour lui, les chérubins essoufflés cueillent les dernières capucines et les chrysanthèmes couleur d'acajou ; et quand le Père rentre sous les parvis sacrés, il tient dans ses mains éternelles un grand bouquet d'automne qu'il va donner à la Vierge Marie.

La Tour-de-Peilz.

BAPTÊME

Pour baptiser mon amour
j'ai pris au torrent de l'eau grise
et je l'ai versée dans mon cœur,
afin qu'il se garde pur et demeure glacé
à tout autre amour.

Mais l'eau m'a dit : Prends garde
que ton amour ne passe
aussi vite que moi.

LES MOINEAUX

Les enfants entrent dans la maison
comme les moineaux entrent dans le rac-
où l'on entasse la récolte, [card (1)]
et quand ils ont tout pris,
le pain et l'argent,
le cœur et le sang,
que font-ils alors ?
Ils s'en vont dehors.

Un peu plus tôt, un peu plus tard,
comme les moineaux quittent le raccard.

(1) Grange de bois.

LES PRUNES

Quand on va s'asseoir dans un pré
sous un prunier
pour se reposer,
on entend tomber les prunes
Une à une.

Et quand on songe au temps passé
sous la cheminée
pour se rappeler.

Ne sent-on pas toutes les peines
qui nous reviennent
une par une,
comme les prunes
tombent du prunier.

LA PLUIE

Tombe, tombe la Pluie.
N'est-ce pas Notre Dame
qui pleure avec les anges
en haut du Paradis,
par pitié pour la campagne
toute séchée au soleil?

L'herbe s'est redressée,
le raisin gonflera
la terre est amollie.

Mais nous autres, si nous pleurons
c'est bien inutile,
nos larmes ne servent à rien,
quand elles ont brûlé nos yeux
la misère n'est pas finie.

Tombe, tombe la pluie.

LE SILENCE

Je n'ai plus besoin de parler,
le pays m'en raconte assez
des histoires...

C'est contre le château là-bas,
que Jean-Marie m'a dit un soir
qu'il m'aimait.
Il y aura tantôt cinquante années
et c'est comme hier...

Dans notre chalet du mayen (1)
j'étais toute seule
et la montagne remuait
par un gros orage.

(1) Pr. Mayin pâturage de haute montagne où il y a des chalets rudimentaires.

C'est alors que la fille est née,
il m'en a fallu du courage.
Mais elle ne fait rien que rire
et n'a jamais su travailler ;
cependant, combien j'ai prié...

C'est tout en haut, contre le bisse (1)
que notre garçon s'est tué.
Quand les autres l'ont descendu
il avait le crâne fendu.
Il y aura bientôt vingt ans
qu'il est allé trouver le père.

Et c'est par le chemin d'en-bas
que l'autre est parti,
un jour, après boire,
Mais il y a bien plus longtemps
et il ne m'a jamais écrit.
Que croire ?

Je n'ai plus besoin de parler,
le pays m'en raconte assez
des histoires.

LA SCIE

Vite en haut, et vite en bas,
c'est la scie qui tranche le bois
et pendant tout le jour l'eau roule,
si fort qu'on ne s'entend pas.

(1) Ruisseau canalisé de la montagne.

Vite en haut et vite en bas,
c'est la mort qui coupe les bras,
si doucement qu'on n'entend pas
c'est la mort... ou c'est la vie,
comme la scie,
vite en haut et vite en bas.

TU ME DIS...

Tu me dis d'oublier.
Ton cœur est-il donc
comme l'eau du ruisseau,
qui ne garde les images
qu'un moment ?

Est-il comme le chemin
où l'on passe
en effaçant la trace
de ceux qui ont déjà passé ?

Savière.

Le chant du Verdier

Jéudi saint

12 avril 1906.

Le jour baisse, il est sept heures d'un
soir d'avril innocent et recueilli, dans une
lueur ambrée toujours plus douce :

Un mouton noir resté seul à brouter :
Mathi n'a pas sonné midi, que se passe-t-il
aujourd'hui ? Je n'entends pas non plus
l'Angélus...

Le Clocher : Mes cloches sont parties.
Longtemps je les ai vues voler au-dessus
du Rhône, monter, monter et puis plus
rien ! Je suis veuf et désolé, mais elles sont
à Rome, et le Curé dit que c'est une ville
éternelle remplie de lumière.

Un moineau sur la hune : J'entends Ma-
thi qui monte pour « tintata » contre le
bois (1), la procession de la Croix va sor-
tir.

Les toits du village : Ah, Seigneur, prions !

(1) frapper, tinter.

Le clocher résonne de coups lugubres,
l'église gémit : *Miserere !*

La procession sort.

Pieds nus, un homme en cagoule blanche
porte le saint gibet et se courbe sous le
bois pesant.

Le fleuve immaculé du cortège coule aux
plis des chemins, monte, s'enfonce et dis-
paraît, éclairant le crépuscule pieux qui
bleuit ; des voiles flottent.

Le blanc se propage dans la campagne
grise, où le premier Printemps souffle une
buée légère et verte.

Le Vent : Parce Domine.

Le Verdier chante : Cet homme qui se traîne
porte les péchés du village, mais ces filles
toutes blanches sont des lys qui marchent.

Pardonnez-nous, Seigneur !

Jésus va mourir, puis il ressuscitera.
Il s'en ira vers vous quand la terre aura
refleuri, alors la paix descendra. Cepen-
dant, aujourd'hui nous pleurons.

Ayez pitié de nous, Seigneur.

Le Chemin : Pourquoi cet homme a-t-il
les pieds nus ?

Une voix de femme : Tour d'ivoire, Porte
du Ciel, Etoile du matin...

Les Arbres : Oh ! ces coups qui durent,
est-ce encore un des nôtres qu'on abat ?

Le plus vieux Noyer : Non, c'est au fond

du passé les bourreaux qui clouent ses
pieds et ses mains sur la vraie Croix.

Le Vent : Parce Domine.

La procession rentre. Les lys voilés se
dorent sous le portail, l'ombre se referme,
le clocher vide est silencieux.

Le Verdier se pose sur le bénitier du ci-
metière.

Vendredi saint

3 heures.

*Une voix lointaine tout au fond des val-
lées* : Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-
vous abandonné !

Samedi saint

7 heures.

Ce matin, on bénit l'eau devant le porche
de l'église.

Le marguillier a bien à faire, il faut
sonner, remplir le grand cuvier où déjà
il a versé douze brantes, et quand le prêtre
a prononcé les paroles rituelles, chacun
vient puiser pour emporter chez soi un
peu de bénédiction...

Et puis, Mathi descendra une brante de
réserve dans la cave de la cure.

Les Bénitiers : Nous avons soif ! Il fait

bon entendre remuer dans ce grand vase !
La bise et le chaud ont séché l'eau dans les
pierres, mais nous serons mouillés de nou-
veau. *Alleluia !*

L'Eglise : Que la vie se ranime au fond
des coupes consacrées. Les doigts bruns
se tremperont dans l'eau bénite qui puri-
fie le front, la poitrine et les épaules,
et quelquefois, l'oiseau du ciel aimé de
Dieu y viendra boire en passant.

4 heures après-midi.

Maigre et long comme une racine, Ca-
rême exténué est assis sous les pins de
Tsupuis.

La colline râpée se chauffe au soleil,
l'herbe jaune frémit, les pins se tordent
comme des serpents rouges. Le vent heu-
reux fait un bruit de ruisseau ; il y a, dans
l'air, du miel et une enivrante senteur
d'arbre, l'émoi des sèves et des résines
dorées.

Carême regarde, au loin, la route pier-
reuse et les fumées qui montent d'invi-
sibles toits, il sait que la soupe mitonne
dans la cuisine des Capucins, mais il se
dit : Jamais je n'aurai la force d'aller jus-
que-là ! Et, face au ciel, il retombe.

Carême est mort.

A la lisière du bois, les hépatiques blan-

ches et mauves sèment un deuil sans tris-
tesse.

Sur la plus haute branche d'un pin, le
Verdier chante.

7 heures.

La petite fille court vers l'église pour se
confesser : J'ai mal répondu à la mère,
j'ai battu la petite sœur, j'ai menti quatre
fois... Les cailloux roulent.

Le paroissien tout chaud dans sa main :
Comme elle va, comme elle va ! Elle n'au-
ra plus de souffle pour dire ses péchés !

Une volée secoue l'air bleu.

Les Cloches revenues : Nos cœurs battent
d'avoir été si loin ! Ah, que nous chan-
tons mieux pour avoir entendu nos sœurs
d'Italie, dans la ville tout en or et où notre
Saint-Père est blanc comme un Christ
d'ivoire. Sonne, sonne, Mathi, nous som-
mes là, c'est demain Pâques, les abrico-
tiers sont en fleurs, et les âmes deviennent
claires comme des surplis neufs, après
l'absolution. *Alleluia !*

Le Cabri, seul, dans l'étable : La mère
l'a dit, et les enfants riaient. Ce soir ils
vont me tuer.

* * *

.....
 Sur la crête bleue d'un toit, le Verdier
 chante :

« Printemps, rajeunis cette paix.

Donne tes fleurs aux petits qui courent
 dans les prés où se promène le coq impor-
 tant.

Qu'ils reviennent à la maison, le poing
 rempli de couleur fraîche et de bonne odeur,
 pour déridier la fenêtre abandonnée pendant
 l'hiver.

Pose une benoîte brune et rose près de
 l'agneau étonné qui est né d'hier, elle le
 réjouira.

Ranime les joubarbes serrées au faîte
 de la maison et les vieilles poutres seront
 joyeuses en les voyant.

Fais jaillir entre les pierres l'ésule douce
 aux vieux murs, qui vont sourire à ses feuilles
 tremblantes. Lève dans l'herbe nouvelle
 les cierges blancs des crocus, alors nous
 serons contents. Le soleil va jaunir parce
 que tu est venu. »

* * *

Pourquoi tant de beauté ce soir ? Les
 cerisiers portent leurs bouquets comme
 en cérémonie, et l'eau d'argent qui tombe

de la lune étincelle, tous les parfums sont-là,
 plus insinuants, plus endormeurs, et les cofi-
 rons (1) chantent comme ils n'ont jamais
 chanté.

Que se passe-t-il ce soir, qui met dans
 l'air cette émotion voyageuse ?

C'est, par le sentier des champs, Printemps
 qui vient, tenant entre ses doigts les doigts
 pâles de la Nuit, la Nuit rêveuse aux che-
 veux semés d'étoiles ; et tous deux ont tant
 de noblesse que les arbres en frémissent, éton-
 nés. Ils parlent bas, mais je les entends,
 leurs voix sont d'imperceptibles mu-
 siques :

« Ah ! douce, dit Printemps, comme je
 vous attendais ! Je vous ai voulue par ce
 divin clair de lune, fraîche et tranquille
 comme vous voilà. Vous n'êtes plus fa-
 rouche, l'hiver vous rend presque méchante,
 mais maintenant, je vois votre calme sou-
 rire, je puis toucher vos voiles gris ! »

Et Printemps attache un fin bouquet,
 plein de diamants, sur le cœur obscur de
 la Nuit :

« Nous marcherons ensemble pendant
 le sommeil des hommes, vos pieds touche-
 ront à peine l'herbe illuminée, et là-haut,
 en face des montagnes, vous reposerez

(1) Grillons.

dans mes bras jeunes, où toutes les fleurs viendront vous encenser. »

« Je suis à toi, répond la Nuit. »

* * *

Maintenant le temps est venu, chacun songe à la montagne. Le samedi, il a fallu descendre à la ville pour acheter du pain blanc, du sucre, du café et la polenta couleur d'or, qui devient tant bonne coupée en tranches avec un fil, quand elle a bien bourriqué (1). Il faut penser à tout, ce qui doit charger le bât pour partir, il faut s'amuser aussi, pour une fois.

Et c'est dimanche, le soir vient, le vent souffle.

Dans un coin dégagé, sous les noyers, les grenadiers dansent avec les filles. La musique s'en va par lambeaux, dans les ondes fraîches qui font bruire les ormeaux et ploient les seigles bientôt muris. On voit de loin les pantalons blancs, les ceintures écarlates et les fleurs qui ornaient les bicornes, attachées aux chapeaux de paille. Chaque cavalier tient solidement sa danseuse, et les couples se suivent en un pas rythmé, entrecoupé de tours de valse où virent les triangles clairs des mouchoirs.

(1) bourriqué, bouilli.

Et puis, c'est la polka marquée par le tambour seul, et un sapeur, au milieu du cercle, saute comme un grand diable rouge. Des garçons s'invitent et partent d'un mouvement bondissant, tandis que les femmes, qui tiennent leurs enfants sur les bras, font la haie en se remémorant leurs beaux jours.

Et c'est, dans le soir toujours si calme, un entrain singulier, des rires mêlés au battement des pieds, des couleurs violentes qui tournent à travers le gris d'une heure où la mélancolie persiste autour de cette joie.

Une chèvre oubliée se plaint sous un arbre et, dans un pré marécageux, près de l'étang, où les joncs grincent, deux mulets achèvent leur dimanche paisiblement.

* * *

Tchaou ! Arri ! Quitta ! Tsia !

C'est le départ pour les mayens.

A cette heure pleine de délices, le sureau tend ses bouquets en fleurs menues à la route souriante sous sa robe rayée où les rubans d'or alternent avec la soie bleue de l'ombre. La montagne immatérielle, plus enlevée dans le ciel, semble avoir passé la nuit près des séraphins aux longues ailes.

Autour des maisons brunes qui se raniment, la verdure humide s'égoutte aux creux des liserons qui retiennent soigneusement la rosée dans leurs coupes colorées; les pendeloques de cytise retombent comme d'anciens bijoux, l'églantier enserre le prunier dans ses branches minces, la vigne curieuse grimpe au galetas, les phlox et les lys martagons se réveillent dans les courtils.

Printemps laisse flotter son voile vaporeux sur la forêt.

Et les bêtes qu'on délivre hument la liberté dans l'air enivrant du matin. Les portes battent, le fer des souliers craque sur les escaliers de pierre, celui-ci sangle le mulet, celui-là plie sa veste sur la cavagne (1) bourrée; encore ce sac, cette couverture, on a pris une musette de foin, bon, en route!

Des rumeurs montent de partout. Les sonnailles entendues au loin se rapprochent, et passent les vaches folles, avec leurs colliers magnifiques, aux agrafes ouvragées de dessins nobles comme des armoiries. Dès qu'elles ont le cou garni, elles perdent la tête, le toupin battant leur donne une démente joyeuse et ce sont des bonds, des galops, des chocs de cornes,

(1) hotte.

des beuglements de bonheur vers l'épais pâturage où l'herbe est meilleure que tout!

Leurs yeux, mornes de la réclusion d'hiver, s'ouvrent rafraîchis devant tant de beauté nouvelle, elles se sentent dans le vrai chemin.

Quel plaisant voyage! Voici le dernier village cramponné à la pente rapide, celui dont le vieux proverbe dit qu'il est le paradis des chèvres et l'enfer des femmes. Voici la chapelle de Notre-Dame des Panniers, où l'on fait en passant, tête nue, le signe de la croix humecté d'eau bénite, et puis c'est le gouffre où le torrent exaspéré roule son éternelle colère, le torrent qui lime la roche depuis combien de mille ans, et qui descend toujours jusqu'à ce qu'il rencontre l'enfer.

La vallée est étroite, emplie de fraîcheur nocturne et fermée par les arêtes cassées où la neige en loques achève son usure; les arbres sont piqués dans les anciennes et silencieuses avalanches de sable roux, et les quatorze stations du Calvaire sont les seules petites maisons qui abritent les souvenirs de la Passion.

Vers le Pont du Diable, lancé d'un bord à l'autre de l'abîme, les pins couleur de sang, posés sur leurs racines découvertes qui se nattent, dévalent en longs bras caressants

jusqu'au petit sanctuaire pour l'étreindre et le protéger. Là, les fougères délicates jaillissent en fusées vert pâle dans l'ombre affermie, et le joyeux origan garde le chemin enchanteur où la mort vient parfois s'asseoir et attend.

Le rustique défilé s'allonge dans une continuelle sonnerie de cloches qui fait fuir les oiseaux nichés dans les rochers. Les chèvres cravatées de corde prennent les devants, rongeant à droite et à gauche jusqu'à l'arrivée, les moutons et les cabris les suivent en bêlant, puis les vaches par longues files.

Tchaou ! Des pierres volent pour les remettre dans la bonne voie, et quand la chèvre disparaît on entend crier : « bïan ! bïan ! »

Les cochons, eux, ne veulent pas se presser. Qu'ils soient noirs, rouges ou tigrés, gros ou petits, leurs pieds tendres, au bout de six mois de repos, s'endolorissent, et les branches cinglantes, encore garnies de feuilles, qui fouettent leurs flancs soyeux n'y font rien. Marie-Victoire son grand parapluie déteint sous le bras, en pousse deux devant elle, on avance d'un pas pour reculer de trois, avec des grognements entêtés ou des accents de flûte suraiguë.

« Voyez, dit-elle, comme ils font joli à présent ! »

Mais les deux compagnons de Saint-Antoine s'en moquent, leur petit œil madré défie la ménagère, et Marie-Victoire reste en « arnier » (1) tandis que s'avance le botch, large comme un raccard, chargé à se rompre l'échine, ses deux besaces traînant à terre. Par-dessus, assis comme une idole, il y a un petit enfant sérieux avec un beau bonnet.

La mère tricote, la grand-mère chemine appuyée sur un long bâton, et l'on va posément, car il y a un fameux bout de route, le botch, (2) qui bave en songeant, le sait bien.

Une femme tend du pain bis à une vachette effrayée : « Elle n'est pas née ici, celle-là, elle croit que c'est une promenade et s'arrête tout le temps. »

François mène son bétail, sa veste sur l'épaule, une fleur aux dents, et la chemise ouverte à la caresse du vent frais ; le mulet blanc porte une grosse charge de paille où niche la Catherine avec son poupon, elle aussi profite du voyage pour allonger le bas et pique dans ses tresses noires les aiguilles d'acier ; Philippe a ficelé

(1) Arnier, arrière.

(2) taureau domestiqué.

sa famille en haut des sacs, le plus petit dort au soleil, la tête secouée par le pas du mulet, et l'autre mange d'un air méfiant les bonbons cachés dans son chapeau.

Sur les ustensiles balottants, la lumière amusée coule en reflets : c'est la marmite à trois jambes, les barillets lustrés comme des châtaignes, la mestre (1), les seillons (2) de bois qui épousent la forme du bât. Tous se frottent amicalement, et racontent au passage la jolie vie franche et libre des chalets :

« Nous avons quitté la cuisine noire où le jour n'entre jamais, où la femme remue comme une sorcière à travers la flamme, la cuisine où le bois vert crie en faisant une grande fumée.

« Vive le sentier qui sent bon la résine, on y entend l'eau chanter, le vent courir, les feuilles se balancer... il nous mène où nous avons le meilleur temps de l'année. »

C'est ainsi qu'ils causent entre eux par les craquements légers et monotones qui bercent la montée.

Et la forêt s'ouvre. On entre sous la voûte glacée comme une église, avec les hauts piliers des sapins que le soleil fleurit

(1) mestre grand baquet de bois.

(2) seillons, petits seaux de bois.

d'or au sommet. Par une éclaircie, là-bas, c'est le pâturage enfin !

Et la montagne se dresse, tantôt bourrue avec le désordre énorme des rocs précipités, des arbres écorchés dans les dévaloirs, de l'eau folle qui se heurte partout ; tantôt dans la douceur des prés bleus de gentianes, mauves de jasiones, jaunes de poligalas, où la chèvre s'agenouille pour brouter dévotement les parfums.

Dans le lointain les cascades, en mèches fines, peignent leurs chevelures blanches qui descendent sur les rochers polis.

Ah ! les mayens ! les jolis mayens d'argent encadrés de pierres grises, les mayens tout petits, couchés dans l'herbe en face de la grande muraille nue, dure et veinée comme une agate.

Il semble qu'une onde merveilleusement limpide roule sur les toits brillants sans cheminées, et l'air est plus pur que l'eau, la lumière plus pure que l'air dans ce pays d'élection des marraines (1), qui aiment se tenir sur les hauteurs et s'assemblent au clair de lune près des fontaines.

Là, il y a dans le vent de beaux cantiques, des carillons de l'autre monde, des violons joués par des anges au-dessus des neiges éternelles.

(1) fées.

* * *

Le vent tourne autour de la ruine, s'arrête comme s'il entendait un bruit insolite, et tout à coup s'élance dans la vallée, vers le midi.

Alors monte un hymne triomphal, une féerique lumière irradie la plaine où l'on distingue un voyageur géant.

Sa barbe rouge s'étale sur son manteau brodé de rayons, le bât de son mulet est tout doré, ses besaces regorgent de richesses.

C'est l'été qui vient.

Et la guivre immense, l'escarboucle au front, prend son vol par-dessus les vallées pour aller chercher la fraîcheur sur le glacier.

Praz-Plan en Savièze, 21 juin 1906.

Sous les Noyers

Valais

Rose-Marie me donne le « capion (1) » et l'arrosoir pour aller aux jardins d'en bas. En passant, nous mettons l'eau sur les prés qui meurent de soif ; un homme nous regarde en fumant sa pipe, appuyé contre un poirier. Après avoir sarclé les carrés de pois et de cornichons, nous arrachons les chardons dans un champ de froment.

— Même tout petit, c'est bon pour les vaches, dit Rose-Marie, ils font la crème la plus douce.

Marie-Agnès tire avec force, on emplit des draps et la cavagne (2), et on remonte ; nos mains sont en bronze vert, nous voulons les laver au ruisseau :

— Ça ne s'en va pas, dit Marie-Agnès, c'est gravé !

(1) petite houe.
(2) hotte.

Le pré, maintenant, est bien humecté.

— L'eau est bonne comme domestique, dit la vieille, mais quand elle est maître, c'est vilain. Et elle étend la main vers l'endroit où le bisse, l'an passé, a ravagé ses champs. Puis elle veut changer le cours du ruisseau :

— Ah, ces pierres sont mal pesantes, et moi je ne vau plus rien.

Je l'aide.

— Pauvre petit noyer tu n'as rien, dit-elle.

Mais une figure entrevue l'inquiète :

— Celui-là va-t-il me prendre l'eau, à présent ? Nous avons celle d'en bas jusqu'à douze, eux ont le grand bisse qui descend des mayens ; mais, ce n'est pas le même que tantôt, il n'a pas la pipe.

Et pour le surveiller, elle se couche un moment en attendant l'heure du goûter.

Cet espionnage lui rappelle le temps passé :

— Quand j'étais dans les montagnes de Ouisflour et de Lenfleuria, je restais seule à faire le fromage, et j'avais des peurs ! il y avait par là des bergers de cinq montagnes et nos portes n'étaient pas fermées, rien que deux morceaux de bois en croix pour les tenir. Je les entendais arriver en sifflant ou bien sous la pluie : flac, flac,

flac. Je me disais : Passeront-ils, passeront-ils pas ? Et quand ils partaient j'avais le cœur soulagé. Un soir qu'il faisait très froid, j'avais une autre fille avec moi, on les entend : ils étaient une dizaine. Nous grimpons sur une grosse pierre au-dessus du toit et nous restons là. Eux étaient dedans à rire, à se chauffer, nous autres, on grelottait. On a passé là toute la nuit, ils sont partis peu à peu ; quand on est descendues, à moitié gelées, ils ne restaient que deux, ils ont dit : On peut vous tourmenter à présent, vous avez assez froid...

L'homme s'est retiré, nous rentrons. Francis ramène de la ville un jeune mulet.

— C'est une expérience d'une année à faire, dit-il, pas fatiguer, pas laisser grandir non plus, occuper tous les jours. Quand il est trop grand, il est plus faible. On lui mettra notre marque aux oreilles : deux petites fentes carrées avec une barre dessous. On couvre la plaie avec de la cendre pour arrêter le sang.

Le café au lait fume sur la table, Rose-Marie y a placé à mon intention du sérac et des noix, le chat saute sur ses genoux :

— Des gens avaient un chat qu'ils pensaient faire mourir, raconte Marie-Agnès, mais ils ne voulaient pas le faire eux-mêmes, alors ils l'ont attaché à la queue de la vache.

Le chat mordait et chaque fois la vache donnait un grand coup de pied. Il est resté ainsi toute la journée, il a eu une justice avant de mourir, ce chat.

Franci verse un verre de vin blanc dans son café. On n'entend plus qu'un léger bruit de cuillers heurtant les écuelles, et le balancier du morbier qui va, lentement.

* * *

Dans les fêtes des hommes, tout est faux, le sentiment, le décor, le costume. Elles ne durent qu'un jour, et les oripeaux se replient, la place est vide, la musique se tait.

Chacun se retire, sachant mieux qu'il ne faut compter sur aucune joie, les jours paraissent plus fades, après ceux où l'on a cru se réjouir. Dans ses fêtes éternelles, les vêtements que porte la nature sont toujours nouveaux, les chants n'ont point de relâche, les figurants chaque jour sont remplacés.

Les soyeux du printemps, aux mains souples, l'habillent d'étoffe joyeuse, brodée de papillons ; ils agrafent à son corsage les bouquets des pommiers en fleurs.

Les tisserands d'été trament le drap d'or des blés, relevé d'émeraude, et mettent

entre ses doigts une touffe glorieuse de coquelicots.

Les veloutiers d'automne apportent le brocard richement ouvré, où les fruits précieux se tendent en guirlandes ; les fourreurs d'hiver l'emmitouflent de fin duvet, tombé des ailes des anges. Alors tandis qu'Auster, à son chevet, chante la grande berceuse des nuits claires, elle repose, pure et resplendissante de tous les diamants que garde le gel en ses trésors.

Et, durant les festivités des saisons, la marche triomphale jamais ne se lasse. Le torrent acclame la beauté étendue sur ses bords ; l'avalanche tonne, la forêt murmure, le pré gazouille, le blé ronronne au soleil. Un concert aux mille chants divers tombe des arbres mélodieux, et le vent fluide, qui harmonise la musique universelle, l'enfle et la porte jusqu'aux nuages d'où éclate la basse grondante et solennelle de la foudre.

Le cortège passe, il traverse les siècles doués d'une invulnérable jeunesse.

O nature, mère de toute douceur, tu dresses devant moi ta figure infiniment belle. Pendant le jour, ton front porte l'éblouissant soleil, et mes regards n'en peuvent soutenir l'éclat. Mais dans l'obscurité des nuits, sur le calme joyau de la lune,

mes yeux lassés se reposent délicieusement.

Alors tes mains, levées dans la lumière, s'abaissent, pâles et rafraîchies, pour caresser la terre blottie dans les crêpes de tes voiles.

Reine triomphante des midis, suave consolatrice des minuits, garde-moi, caché dans le secret de ton cœur immense, comme un petit enfant.

Heures d'Hiver

Valais

HUIT HEURES

Pendant mon sommeil, une brodeuse est venue.

Qui la connaît ?

Elle a monté sur le métier carré de la vitre un ouvrage sans prix. N'est-ce pas là le rêve d'art de toute une vie ?

Où l'ai-je vue ? A Bruges... non pas, je ne la verrai que là.

Et cette femme a pu travailler ainsi dehors, agenouillée sur l'étroit rebord de la fenêtre. Avec l'onglée et des doigts transis, elle a tissé toute la vie des astres, toute la vie des mers et celle des entrailles de la terre.

Mais qui la connaît ?

« Moi, dit une des voix qui me répondent. Elle est vêtue de nacre et brille plus que

le poisson sous le flot, plus que les prés verglacés et que le torrent que regarde la lune ; c'est *dame Gelée aux yeux fixes* qui peint en bleu les têtes de ceux qu'elle surprend, passé minuit, sur les sentiers. De son couteau bien affilé, elle coupe les mains et les visages, et rit de voir les hommes gourds courber le dos et cacher leurs poings. Mais ce n'en est pas moins la reine des dentellières et, sans coussin, ni cartisanes, sans rien demander aux mulquiniers, cette Pénélope blanche, qui détruit son œuvre durant le jour, assemble, au cours de l'hiver, une infinité de travaux perdus. »

Voici que l'inimitable filet se résout en larmes, comme la trame des rêves soigneusement ouvrés.

Maintenant, je vois ce qui se passe au dehors : sous le poids des chars, la route chante.

Les corbeaux planent, éployés et noirs, comme les piques d'un jeu de cartes ; ils voguent d'une ruine à l'autre et s'abat-tent en pluie lourde.

Dans la vigne où il y avait tant de gestes qui sont finis, et des mains, des yeux, des lèvres, des âmes, l'amour s'inclinait et disait : « Viens, je t'embrasserai ». L'eau coulait par les rigoles bleuies où semblaient pilées des turquoises et le lézard écoutait.

Le froid a étouffé la source.

Aujourd'hui, il n'y a plus que le funèbre alphabet des souches, qui écrit des choses tristes sur le grand livre blanc.

TROIS HEURES

Belle vie d'été, persistante en mon cœur, ô fille généreuse qui retiens dans tes cheveux la paille des moissons et, sur tes lèvres, la pure essence des fruits, fantôme doré des longs jours enivrés, lève-toi et regarde, montons vers les rochers.

Là, je me suis étendue dans les bras de la nuit frémissante. Sur mon front des milliards d'étoiles tremblaient et le grillon charmait la chaude obscurité.

Là, j'ai senti mon âme embrasée s'élargir jusqu'à la forêt mystérieuse, jusqu'à l'invisible glacier, comme une cuve immense où roulait le vin bouillonnant de tous les rêves, de tous les désirs, de toutes les voluptés. De mes mains, je croyais saisir des mondes, de mes yeux, embrasser la fin des étendues, de ma bouche, lancer un hymne triomphal, qui retentît par delà tous les royaumes, par delà les eaux fermées des Pacifiques, par delà l'infini des infinis.

O mon amie, donne-moi tes mains rouges,
mets ton visage contre le mien, laisse-moi
me pencher sur ton corsage ouvert et dis-
moi pourquoi cela n'est plus.

Toi, nuit morte, debout dans ton linceul
bleu ! Je veux entendre les paroles de
juillet, que la glace se rompe et que les
fleurs jaillissent. Rends-moi la terre amou-
reuse et brune qui, sous mes flancs heu-
reux, puissamment, respirait.

Rends-moi les baisers, tous les baisers.

Les baisers de la vallée murmurante,
chanteuse de cantiques, les baisers des
parfums, les baisers du vent frôleur qui
courageaient sur ma face ravie, les caresses
de l'ombre ensorceleuse courbée sur moi.

Je tends les bras, et me voici comme
une croix vivante plantée dans le gel.

Hiver cruel, mon front saigne de tes
épines, mes paumes sont trouées de tes
clous, ton fiel glisse entre mes dents, et
ton poing froid voudrait me percer le
cœur d'un glaçon, mais mon cœur est une
flamme, va-t'en.

Je ne sens pas les coupures qui lacèrent
mes joues, je ne sens pas le fil de ton glaive
sur mon cou, et c'est en vain que tu rends
mes pieds lourds.

Elle triomphe la fée d'été, la belle aux
seins droits, aux hanches magnifiques comme

une large amphore. Tu crois m'aveugler
de ta neige et je ne vois que la blanche
résurrection des clématites ; des voix mon-
tent, la grande voûte est remplie de clartés
et les rochers qui se souviennent, te re-
poussent.

Tu es vaincu, parce que là, blême
d'amour, entre les bras de la nuit frémis-
sante, je me suis étendue.

Sion.

I

Je t'aime.

Personne ne m'a appris ce mot. Je l'ai senti venir des profondeurs de ma chair, monter de mon sang à mes lèvres et s'envoler vers ta jeunesse et la force qui est en toi.

Je l'ai entendu sortir de ta bouche avec ivresse.

C'est un oiseau doré qui s'est posé sur mes yeux si doucement d'abord, et puis si lourdement que tout mon être en a chancelé.

Et je me suis abattue dans tes bras, tes grands bras où je me sens fragile et protégée.

La parole qui promet et qui livre, la parole sacrée jaillie de notre vie ardente, planait sur nos têtes dans un clair rayon. Sylvius, te souviens-tu ?

Alors, j'ai vu passer l'Heure, l'Heure

unique qui nous souriait et levait dans ses mains un caillou blanc.

Sur sa tunique, une à une, lentement, les roses de son front s'effeuillaient.

J'ai vu cela à travers mes paupières fermées, la joue appuyée contre ton cœur qui marque les secondes éblouissantes comme un balancier de rubis.

II

Parce que l'amour a noué nos corps de ses mains divines, comme les enfants nouent les tiges qu'ils arrachent aux prés, parce que nos vies se sont mêlées comme se mêlent les eaux chantantes, je consacre à ta jeunesse un hymne enivré.

Je dirai la lumière de tes yeux, la volupté de tes bras, l'ardeur de tes reins puissants et la douceur de ta peau, blanche et dorée comme la clarté du soleil.

Je dirai l'emprise de tes mains longues qui font à ma taille une ceinture frémissante ; je dirai ton regard volontaire qui anéantit ma pensée, ta poitrine battante soudée à ma poitrine, et tes jambes aussi fermes que le tronc de l'érable, où les miennes s'enroulent comme les jets onduleux des houblons.

Telle qu'une idole, mon adoration cou-

vrira ta nudité superbe des lys odorants
et des phlox cueillis dans mon jardin.

Je te regarderai dormir dans leur parfum.

Contre ton flanc apaisé, j'écouterai ton
sang couler dans le mystère de ta vie, comme
j'écoute, dans le soir, le ruisseau qui descend
de l'obscur forêt.

Sylvius, quand je ne serai plus, quand
les saisons sur ma tombe ouvriront les
passe-roses et les giroflées d'or, dans la
pureté du matin bleu, des voix passion-
nées rediront le chant de notre amour.

Alors nos âmes ne seront plus qu'une
âme et tu me posséderas pour l'éternité.

III

J'ai regardé ton corps debout, simple
et altier comme un pilier d'ivoire, ambré
comme un rayon de miel.

Je l'ai regardé, les mains croisées sur
les genoux, sans l'effleurer, dans la contem-
plation fervente de sa splendeur, et je l'ai
aimé avec mon âme plus passionnément.

Je me sens presque craintive, dominée
par le rythme qui chante à mes sens une
mystérieuse musique; je m'exalte silencieu-
sement devant ce poème de grâce virile,
d'élégance hautaine, de victorieuse jeunesse.

O Sylvius, dis-moi que tu me donnes
toute ta beauté. Dis-moi qu'elle est mienne,
ta tête rayonnante imprégnée de soleil,
dis-moi que tu m'abandonnes ta poitrine
large où je m'étends pour -sommeiller,
tes hanches étroites et dures, tes genoux
de marbre, tes bras qui pourraient m'écraser
et tes mains si chères, où mon baiser
lent se dépose au creux des paumes cares-
santes.

J'ai regardé tes lèvres fières qui plient
sous les miennes, tes dents où mes dents
se sont heurtées illuminent ton sourire
ta langue chaude m'endort, et quand je m'é-
veille de mon vertige, c'est pour revoir
ton corps triomphant, altier comme un
pilier d'ivoire, ambré comme un rayon
de miel.

VII

Dors, ma pensée te berce, mon amour
te garde et la nuit tranquille s'est couchée
au seuil de la maison.

Laisse ton front sur mon épaule meurtrie
où ton souffle passait comme le vent chaud
dans les blés murs.

Dors d'un grand sommeil qui entr'ouvre
ta bouche heureuse comme celle d'un petit
enfant. Je mettrai des rêves doux dans

ton cœur qui galopait tantôt aussi fougueux qu'un coursier de bataille, fonçant dans la charge, aveugle de sang, et qui va maintenant plus lent que l'horloge, marquant ses pas sur la route du temps.

Dors, la lune bienfaisante est entrée pour voiler ton corps allongé d'un drap d'argent, et sur ton repos, sa face bénie rayonne divinement.

O Sylvius, chair de ma chair, ô mon amant, que la nuit verse à ta poitrine sa souveraine fraîcheur, qu'elle ranime ta force de ses mains trempées de rosée, tandis que je goûte avec ivresse la sérénité descendue sur ton visage aimé.

La chouette crie dans les noyers, mais le malheur est loin de nous ; la mélancolie de sa voix solitaire pénètre dans mon âme sans amertume.

Je ne crains rien, tu dors, mais tu es près de moi.

J'ai posé ma main sur ta hanche immobile et j'ai senti sous ma paume ton être tout entier. Je te frôle à peine, tes doigts ouverts n'ont pas un tressaillement, un calme surnaturel me vient de ta béatitude, mais je voudrais savoir, ô Sylvius, quand tu dors, m'aimes-tu ?

Je me penche, ta lèvre sourit encore à mon baiser, ton bras s'est courbé pour

me reprendre. Oui, tu m'aimes quand tu dors.

Alors, je pose ma tête près de la tienne, je partage avec toi le céleste manteau que la lune nous donne.

Je puis dormir, Sylvius, à l'aube le coq chantera.

X

Les fruits que tu me donnes sont plus savoureux que les autres, leur arôme m'apporte quelque chose de toi.

Je les ai mangés sur ta bouche qui m'en reprenait des lambeaux, avec de provocants baisers, dans le jus parfumé des prunes bleues.

Tu tenais mes mains et nos lèvres étaient plus fraîches que le milieu des fruits éclatés ; les noyaux durs claquaient contre nos dents, tes yeux riaient ; mais tout à coup ils sont devenus noirs et tu as mordu la framboise murie à la pointe de mes seins irrités.

Si tu dois un jour me lacérer le cœur, Sylvius, comme tu déchires les pulpes blondes que nous prodigue l'été, n'aiguise pas la lame qui brille à la muraille dans la maison, prends-le à pleines dents, arrache

et que mon sang s'épanche, plus brillant
que le sang clair qui gonfle les groseilles.

XXV

Tandis que tu reposais sur mon bras
tendu pour te soutenir, j'ai senti contre
ma hanche un marbre superbe.

J'en ai suivi la ligne impeccable avec
une étrange émotion ; j'ai douté de ta vie,
car malgré les battements qui la révélaient,
blanche vision revenue de l'âge d'or jusqu'à
mes yeux fascinés, tu étais la statue hé-
roïque étendue près de moi, si noble dans
son calme absolu, si grande, quoique dés-
armée, si pure dans son entière perfec-
tion.

Ni le pinceau le plus habile à fixer nos
images mortelles, ni le génial ciseau qui fait
surgir la vie du Paros indifférent, ne ren-
dront jamais pour moi la minute de surhu-
maine beauté où, comme une jeune dieu,
contre mon épaule, tu sommeillais.

XXIX

Après t'avoir tout donné, il me reste
au cœur la tristesse de ce qui nous sépare
encore, le regret de ton regard tant aimé

s'arrête à mon visage sans pénétrer ma pen-
sée remplie de toi.

Et je voudrais qu'en prenant mon corps
tu voies mon âme à travers ma poitrine
transparente ; alors tu saurais mieux l'ado-
ration fervente qui monte vers toi.

Hélas, c'est en vain que tu pourrais
briser mon front, fouiller mon sein, l'in-
connu reste inconnu, et ce n'est pas
sur cette terre que tu le possèderas.

XXXI

Ta bouche, dans l'ombre propice à la
volupté, prend une courbe différente de
celle que lui donne la lumière du jour.

Fleur tentatrice, elle s'épanouit au-des-
sus de mes yeux, le plaisir l'avive et la fait
onduler ainsi qu'un œillet rouge dans le
vent.

Elle est la source à la fois cuisante et
fraîche où je bois la vie ; je la provoque
et je la subis, tendre ou volontaire, apai-
sante et cruelle, avec la caresse moite de
ta langue, la piqure brève de tes dents.

Elle se balance sur ma face exaltée et
mon sang tourne en un remous vertigineux,
elle s'assoupit et me réveille, elle aspire
tout mon vouloir, toute mon énergie, et

parce que mes lèvres comprennent tes lèvres
je m'abîme dans ton baiser.

XXXIII

Tu m'as dit : Viens...
Ta main ferme a pris ma main, ton regard entrait dans ma poitrine, ta hanche pressait la mienne et, sur ma tête, virait l'épervier de ton désir.

Dans tes bras vigoureux, ma taille ployait comme une branche de verne, ton souffle rapide m'étourdissait ; vaguement j'entendais tes paroles : je te porterais longtemps, longtemps.

Et la chambre a tourné dans mes yeux renversés.

Tu m'as dit : Viens.

XLVII

Tu ne diras pas : Non.

Souviens-toi que j'ai baisé tes lèvres afin qu'il ne leur échappe que des paroles de douceur.

Tu ne laisseras pas monter la colère dans les yeux.

Souviens-toi que j'ai baisé tes paupières, pour que ton regard soit une caresse sur le mien.

Tu ne lèveras pas le doigt qui me menace.
Souviens-toi que j'ai baisé tes mains, afin qu'elles ne retiennent que des gestes de tendresse.

Tu ne t'éloigneras pas de moi.

Souviens-toi que j'ai baisé tes pieds, pour qu'ils reviennent fidèles vers ma maison.

Tu fermeras ton cœur à l'amour d'autres femmes.

Souviens-toi que j'ai baisé ton cœur à travers ta poitrine afin qu'il soit à moi par-delà le tombeau.

LI

Me taire, te regarder.

Sentir ton amour en moi, comme un fer rouge, ne pas crier.

M'étourdir à contempler ton visage, ne pas chanceler.

Suivre la ligne longue de tes mains, sans les toucher.

Voir ton corps provocant, tout près, tout près, sans approcher.

Souffrir d'un torturant bonheur : me taire, te regarder.

.....

XC

Lorsque j'aurai quitté la robe poudreuse
du voyage, je me tiendrai devant toi.

Je déposerai dans tes mains mes seins
roidis par le désir : ils te menaceront de
leurs pointes brunes.

Je t'offrirai mes flancs comme une table
polie où paraît, unique, mieux que la
figue onctueuse, le fruit au cœur entr'ou-
vert qui doit te nourrir et te désaltérer.

Je prendrai tes genoux entre mes ge-
noux, sur tes dents j'appuierai ma langue,
et dans tes yeux, tout au fond de tes yeux,
je regarderai, je regarderai...

XCIV

Pourquoi du soleil aujourd'hui sur l'eau
verte, sur la route où je marche, sur la
basilique dont les sept coupes, érigées
dans le ciel, sont droites comme des cires
vierges prêtes à s'allumer ?

Pourquoi du soleil dans les rues, si étroites
que mes mains étendues en touchent les
murailles ?

Là, j'ai souri à des femmes inconnues,
j'ai entendu siffler le merle prisonnier, j'ai

respiré la saine odeur du persil qu'on hâche
et j'ai vu luire les carottes rouges sous les
fontaines.

Tout vivait, Sylvius, j'ai aimé la vie.

Et je sais pourquoi ce soleil est en moi :
parce que je te reverrai.

I

Maintenant c'est un autre été et je viens près de toi.

Il tombe sur la route des fleurs d'acacia blanc, cette neige de juin. Le vent qui secoue sa chevelure bleue, court avec le torrent dans la vallée emplie jusqu'au bord de soleil et le chant du coucou tinte dans les forêts.

Je m'achemine lentement vers cette montagne qui voit à ses pieds ta maison.

Ta voix s'élève, je retrouve ton sourire fleuri comme la nielle joyeuse, je prends tes mains si fraîches que je crois avoir trempé les miennes dans le courant du ruisseau.

Sylvius, avec cette heure radieuse commence ma vie d'été.

III

J'ai aimé les saisons, mon amour, pour les fleurs que je t'ai offertes, pour les fruits que tu m'as donnés, pour la flamme qui t'éclaira et pour tant de chaudes caresses quand il neigeait.

Et cet été brûlant n'est si beau que parce que je te vois lisse et nu comme un grain de blé.

VI

Lève-toi avant que le soleil ne vienne regarder ton toit par-dessus l'épaule dure de la montagne.

Marche, confiant et fort, dans la poussière blanche, travaille pour honorer tes jours.

Mais, quand tu gravis les pentes où croissent les chênes, quand tu te reposes plus haut que les vignes à l'abri bienfaisant d'un pommier ; quand tu lèves les yeux vers les cîmes ou que tu les abaisses vers le torrent, Sylvius, toi qui possèdes ma vie, n'oublie pas un seul instant que je vis.

XX

Laisse mon âme dans ta main, elle m'est devenue étrangère pour vivre en toi.

XXIV

Sylvius, les fanfares du rouge te plaisent,
les coquelicots chantent dans les blés.

Regarde-les battre des ailes, découvrir
leur cœur noir et le dérober aussitôt.

A travers les minces colonnettes des
épis, regarde-les se pâmer éperdûment, jus-
qu'à ce que leurs pétales épuisés se déchi-
rent et se perdent sous les doigts pro-
diges du vent.

N'envies-tu pas la mort ardente et folle
de la fleur enivrée de souffles et de chaleur,
qui exhale son âme enflammée dans la
gloire du jour.

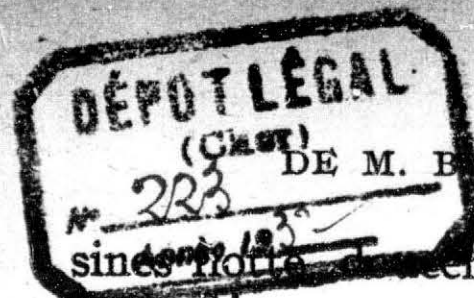
Viens, Sylvius, dans les champs d'or
de ma tendresse, mourir aussi.

XXVIII

La pluie est tombée toute la nuit, je l'ai
entendue se plaindre.

Sur les chemins trempés, le souple es-
cargot promène sa maison oscillante
comme une nef sur les vagues. Ses yeux
investigateurs scrutent l'ornière et le terne
visage des cailloux.

Près de la cascade sont abattus les sa-
pins blonds, et l'âme aromatique des ré-



sinés notre ~~et~~ évanouie dans l'air
du matin.

Les orges se sont couchées sous le galop
des chevaux de minuit, les arbres pleurent.
Mêlé au roulement gonflé des ruisseaux,
le chant des oiseaux est plus frais et le
brouillard traîne sa caresse grise sur les
sommets.

J'aspire l'odeur forte de la terre abreu-
vée qui remercie.

Avant que se relèvent les ronciers alour-
dis et les capsules veinées des silènes, je
songe, Sylvius, aux larmes que tu bois
sur mes joues et qui, dans mon cœur, font
tout ployer.

XLI

La femme qui clame son orgueil est in-
sensée.

Je dis: rien n'est plus doux que de cour-
ber le front sous le désir et la caresse.

Rien n'est plus beau que de tendre les
mains aux liens de la captivité.

Rien n'est plus fort que de s'abandonner
à sa faiblesse.

Parce que mon maître a pris ma chair,
enchaîné mes poignets et fait peser sa
force sur mes épaules, je suis une femme.

Que serais-je sans lui?

XLIV

Je mets mon front contre ta hanche et
je ne pense plus.

Il me vient une force obscure de ta chair
qui a le parfum du pain.

Seul, en moi, veille l'instinct libre et
sauvage qui tend mes bras pour les attacher
à ton cou, qui cherche ta poitrine pour
y laisser rouler ma tête appesantie, sous
la protection de ton cœur.

Car tu es l'arbre droit et moi la vigne re-
tombante.

Tu es la pierre et moi la mousse.

Tu es la puissance et moi l'abandon.

XLV

Cette soirée est mélodieuse comme un
chant de harpe.

La lune magicienne n'a pas encore franchi
la montagne. Mais le ciel répand une admi-
rable clarté pleine d'amour.

Que n'es-tu près de moi à contempler,
sous ma fenêtre, l'argent fleuri du rosier
blanc.

XLVII

J'écoute dans les prés, le rire muet des
fleurs, de tant de fleurs.

Je sais la joie secrète qui vibre sous les
écorces, parce qu'aux branches fières les
fruits d'été sont suspendus.

Je sais l'hymne du seigle qui monte
pour devenir le pain.

Je sais que mon amour enfle son aile
et vole dans un air enchanté.

Et je titube comme si j'avais bu, par
une soirée chaude, un plein cratère de vin
de Samos.

LV

Tu entres dans la chambre avec le par-
fum des pêches que tu m'apportes.

Tu dis : « Voici pour toi. »

Et c'est vraiment tout l'été que tu m'of-
fres, Sylvius, entre tes mains.

LXII

Tu m'as quittée, Sylvius, je t'ai vu dis-
paraître à la courbe de la vallée.

De loin tu me demandes : « Que fais-tu ? »

Comme l'arbre donne le fruit,
Comme la treille donne la grappe,
Comme l'épi donne le grain,
Sylvius, je t'aime.

LXIV

La porte s'ouvre et tout m'apparaît lumineux.

Ai-je aperçu le lac criblé de rayons aveuglants,

Ai-je vu le haut tournesol rire dans la clarté d'or,

Ai-je entendu chanter ensemble tous les oiseaux ?

C'est toi, Sylvius et c'est ta voix.

Donne ta tête blonde ; sur mes paupières qui frémissent, dis-moi encore : Bonjour !

LXX

Il faut que je te dise une chanson. Écoute :

Il y a moins de grains dans toute la moisson que de baisers pour toi entre mes lèvres, ô ma Beauté.

Moins de gouttes serrées dans le lit du torrent que de larmes pour toi au fond de mes deux yeux, ô mon Tourment.

Et moins d'ardeur dans l'astre qui peut nous rendre fous, que d'amour dans mon cœur pour toi, ô mon Amour.

LXXXIX

Sache bien, ô Sylvius, que je te remercie.
Tu as illuminé ma vie ainsi qu'une salle

de fêtes où doit apparaître un grand roi.

Mes jours, auprès de toi, luisent et tremblent comme des cristaux suspendus autour des cires flamboyantes.

L'aube et le soir se dorent, se parfument, deviennent précieux.

Et tes doigts, en touchant le clavier de mes heures, y font de merveilleux accords.

XC

Je voudrais te tuer un soir au pied d'une haie rougie par les fruits ardents du tamier.

Là, j'arrêteraï la jeunesse que tu m'as consacrée, je lui ferais un lit odorant de menthes argentées.

Sous les arceaux des rosiers sauvages, ta face dormante serait un pur ivoire serti d'or fin et ta beauté intacte retournerait à l'infini avant d'être touchée par l'aile fauve de l'automne.

Sylvius, l'étreinte passionnée de l'été fait chanter la montagne, les soirs sont enivrants.

Je presse dans mes mains le jus de la mélisse dont on parfume les ruches et, près de la haie, je t'attends.

XCII

La lampe a rendu fou le papillon de nuit, il sera mort bientôt d'être entré dans la chambre.

Et moi, Sylvius, je tourne et je m'épuise autour de ta beauté, Sans doute un soir je mourrai, de t'avoir aimé.

XCVI

Va, tu peux me faire souffrir, et, si tu veux, me torturer.

La grande mer de mon amour porte une flotte de galères chargées de douceur, chargées de tendresse, chargées de pardon.

Et ta vie serait bien trop courte pour en épuiser tant et tant.

XCVIII

Sylvius, le feu prend à la forêt, les premières étincelles volent sur les mélèzes, un brasier s'allume à leurs pieds.

C'est aujourd'hui que revient l'automne porteur de brandons.

Je marche vers toi dans la montagne, les fées rouges s'étendent parmi les rochers.

Dans la rousseur des alpages, les sonnailles

tintent le glas discret de la saison qui meurt et ce soir je te donnerai le dernier baiser d'été.

XCIX

C'est dans la gloire du soleil que nous nous sommes aimés.

En haut des nues son rire immense son-
nait, par delà les montagnes, jusqu'au fond
de l'horizon.

LA FENÊTRE OUVERTE
SUR LA VALLÉE

Savoie

Un rayon ce matin vient se poser sur ma croisée et je me grise de la puissance d'un mot : Soleil.

Mot incandescent, torride, qui emplit le ciel ; mot qui foudroie la tristesse, évapore les larmes, gonfle la chair, allume un brasier dans le cœur, mot régénérateur et fécond qui recèle en germe toutes les forces.

Et, de mes lèvres, un hymne s'élance vers l'astre libérateur :

« O Soleil, dès que le coq chante en ton honneur, j'attends avec impatience la seconde où j'aperçois la lueur de ton casque, le vol étincelant de ton écharpe, les ailes ronflantes de tes coursiers et ton regard pareil à l'éclair.

« Quand tu parais, mon âme s'inonde

d'allégresse et ta main purificatrice efface les signes noirs qui rappellent les malheurs passés.

« Alors, je te raconte mes songes et ne vis plus que du bonheur que m'apporte ta lumière.

« Mais dès que tu rejoins à l'horizon la barque précieuse qui te mène dans la nuit, tout mon être s'enténèbre et je languis.

« Hélas, moins fortunée que Circé, je ne monterai point dans ton char, tu ne m'em mèneras jamais dans l'île jaillie pour toi des flots ; sur ses rivages, je ne verrai pas les prairies où paissent les bœufs sacrés.

« Soleil infatigable, ô toi que nul ne peut tromper, je ne veux pas me prosterner devant ta face unique. Puisque mon regard condamné à s'éteindre n'est pas digne d'affronter ta divinité, mes yeux se résignent, je les fermerai. Mais je tends vers toi mes mains chargées de miel, je te donne mon front, marque-le de tes doigts rayonnants. Roule ton or dans la pourpre de mon sang et je serai riche des joies passionnées que tu me verses et je proclamerai la gloire de ta flamme à midi. »

La fenêtre est ouverte, la nature parle très haut et puis elle chante et la montagne frémit.



C'est une heure tout en soleil, un trésor parmi les trésors du jour et cela tombe et se perd, mais qui le sait ?

Moi, le front pressé entre les barreaux durs, les mains attentives à recevoir ce qui vient de si loin, moi qui pressens et qui vois, moi qui suis seule et ne vis que d'orgueil dans ma misère et me détourne des visages humains.

Je ne connais plus que deux yeux. Ils me regardent du dehors, je les vois partout dans la chambre et tout à coup, je ne sais plus si ce sont des fleurs de cristal, des pierres précieuses qui s'attendrissent, des flammes pensantes qui volent.

Mais pourquoi me le demander ? Ils sont là, ils vivent de ma vie, ils sont une présence impérieuse, enlaçante ; ils prennent leur fluide en moi, en eux je puise l'émerveillement de mon être. L'extase qui grandit en moi se noue à celle que me donne la nature. Oh, Marie-Raphaële que je plains ceux qui ignorent cela !

Pour me réjouir la fenêtre fait un rectangle d'or, les noyers balancent des girandoles d'émeraude, le coq chante et son chant tourne comme une roue multicolore aux rayons vibrants, la lumière pèse sur les toits d'acier bleu.

« Toi qui mûris les groseilles lisses, les

poires odorantes, le seigle et le blé, toi qui es assise au milieu des siècles, le giron rempli de richesses et dont le front bruni par tant d'étés se penche maternellement vers les hommes, donne encore des heures comme celle-ci, des heures de miel au goût persistant qui s'attache à ma bouche, donne, car tu demeures et je suis là pour si peu de temps.

« Je ferme les yeux, j'attends. Parce que je veux, tu viendras jusqu'à moi.

« Donne. Je veux, je veux tout, car un bras doit sortir de l'ombre pour abattre mes paupières et étouffer la voix qui monte vers toi.

« Donne, parce que je t'aime et que j'embrasse tes genoux.

« Que je m'en aille au moins le cœur rempli comme une corbeille de vendange ! »

* *

Marie-Raphaële, mon ami est parti et c'est comme si la fenêtre était fermée, un rideau de tristesse me cache la vallée, il y a quelque chose de lourd dans le vent.

Je ne sens plus l'odeur des framboises qui remplit ma chambre, je ne vois plus le bouquet de zinnias sur ma table, c'est

un jour couleur de cendres parce que mon ami est parti.

Il a suivi le torrent jusqu'à la ville et je ne sais quel chemin il a pris.

Je suis montée sur la plus haute route, au pied de la forêt et j'ai regardé du côté du couchant.

Le soleil mourait sous un voile gris. Je me suis assise sur une pierre, sans pensée, le cœur vide, tout mon être ailleurs, mais où ?

Car j'ignore sous quel toit il repose, je ne me pencherai pas sur son sommeil. Mais lui, pensera-t-il ?

Il étendra ses longues mains brunes vers le pays des songes où il s'en va paisible comme un adolescent et ce sera, sur sa couche solitaire, une calme vision de beauté.

Moi, je veille parce qu'une lampe sans fin brûle dans mon cœur, elle est le centre de ma vie.

Je veille et l'inquiétude me serre à la nuque, l'absence tire vers l'inconnu mon âme qui se heurte à ma chair et la tourmente vainement, car je dois rester à cette même place, l'attendre et me dire : Il reviendra.

Et peut-être alors ne sentirai-je pas la joie comme j'ai senti la douleur, mes lèvres se fermeront, mon baiser s'appuiera à peine,

je ne pourrai pas me réjouir comme j'ai su me désoler.

Lui ne saura rien, il dira : Bonjour... en riant.

* * *

Marie-Raphaële, venez près de moi, mettez votre visage contre le mien ; les cerisiers allument des chandelles roses et le vent maltraite la vallée. Plus rapide que l'eau, avec le bruit de mille torrents qui escaladeraient les ravines, il arrive traînant des débris de branches crispées. Il lève en colonne toute la poussière de la route, couche les arbres qui crient, pousse d'épais nuages dans le ciel d'argent bosselé où courent des lambeaux funèbres, effrangés, gros coléoptères noirs dont il arrache les ailes, les pattes, les antennes et qui se perdent, furieusement entraînés.

Je vais à sa rencontre au tournant de la route, je l'attends. Il tord mes cheveux, me coupe l'haleine, prend mes épaules et je galope avec lui. Ma jupe vole comme une grande feuille, il vire, s'élance, s'arrête brusquement et m'étourdit en me soufflant. Les montagnes d'encre courbent leur échine résignée, brossée avec rage. Une femme passe, toute en ombre et dit : « On a peur de faire du feu. »

La lune attristée par ce délire se cache là-bas. Mais, dans un coin bleu, très doux, très pur, qu'on sent tranquille au-dessus de tout, seule et caressante, il y a une étoile.

* * *

Marie-Raphaële, c'est la nuit.

Il n'y a dans le pré que ma robe blanche debout, il n'y a que mon ombre noire et couchée.

La lune garde les colchiques décolorés qui dorment, la paix habite les arbres silencieux et le baiser chaste et glacé descend sur mes yeux. Divine caresse, consolante et pure étreinte de clarté ! en moi tout s'allège et le rayon me porte immatérielle, sereine, à travers la vallée.

« O Lune, Mère, tu contemples le repos abrité des hommes, le libre sommeil de la forêt, la course fatale du torrent et tu souris.

« O Lune, Indulgente, tu favorises les rites sacrés de l'amour.

« O Lune, Généreuse, tu blanchis la route longue sous les pas du voyageur découragé.

« O Lune, Sœur, tu chasses la fièvre de mon front et prends mes mains ardentes

dans tes mains de morte et poses sur mon cœur éperonné par mille pointes ton cœur arrêté.

« Dans cette absolue solitude, je te sens vigilante, répandue en bonté sur les êtres insensibles, sur les choses engourdies ; je sens ton immuable sourire fondu dans la tristesse de la nuit changée en rayonnement.

« Les épingles dorées des étoiles piquent la tenture sombre, là-haut, les troupeaux des nuages ont gagné de lointaines retraites et tu t'en vas, belle et forte, faucher de ta serpe d'argent les prairies de l'infini.

« Emmène-moi, Lune Fée. Je mêlerai mes doigts aux doigts de tes cinquantes filles et toutes ensemble, nous danserons une ronde autour des volcans éteints.

« Tu me diras le secret du charme impérieux que tu répands sur notre séjour de misère ; tu me diras pourquoi ta lueur fait de la plus humble cabane le palais du rêve et de l'enchantement et le doux sortilège que versent tes bras bleus sur la terre qui repose.

« Tu me diras, toi qui t'étends avec les neiges sur la couche dure des rochers, d'où me vient cette fraîcheur pénétrante qui apaise mon sang orageux, éteint ma soif, assagit ma pensée en folie et me laisse confiante, tout mon être réfugié en toi.

« Emmène-moi et garde-moi dans ton pur mystère, ô Lune, Incorruptible.

« Toi qui te penches vers les dômes de marbre comme sur les toits fléchissants, vers l'océan et vers la source, vers le plaisir et la douleur, tu refoules nos terreurs d'après le crépuscule, fantôme qui rends la vie, et tu nous fais oublier le soleil.

« O Lune, Reine aimée au sceptre de diamant, reine défunte plus pâle que les lys, que les roses blanches, que les cygnes dormant sur les eaux, ô Lune, perle immense, joyau de l'espace, mon humilité te salue.

« Mais combien demeureras-tu quand j'aurai passé ? »

Marie-Raphaële, si vous ne me revoyez pas, levez les yeux et regardez bien quand la Lune franchira le sommet de la montagne; regardez bien et vous apercevrez dans le ciel, ma robe blanche immobile.

DIX GARDES JAPONAISES

I

LES FLEURS DU CERISIER

J'ai délaissé ma plume et mon pinceau parce que je ne sais rien. Mais en contemplant votre grâce, ô Fleurs du Cerisier, j'apprendrai.

II

L'OIE SAUVAGE

L'Oie Sauvage a volé vers le ruisseau où tremble le reflet de la Lune, au chant des roseaux.

Moi je vais vers mon Bien-Aimé.

L'amour tremble-t-il dans son cœur comme le reflet dans l'eau ?

III

LE RAT

Le Rat veut percer les balles de riz bien entourées de cordes et les ronger jusqu'au cœur.

La Douleur entre comme lui, elle pille et dévore.

Mais la blessure faite par où le sang
fuit, qui peut la guérir ?

IV

LA CHAUVE-SOURIS

O Lune, regarde venir la Chauve-Souris,
son vol de soie ne trouble point le recueil-
lement des nuits.

Et pour qu'elle se croie belle, de tes
rayons fais-lui un masque d'argent, ô Lune.

V

LES PETITS POISSONS

La Rivière au couchant est comme du
cuivre qui coule, les Petits Poissons passent
tels que des flèches noires, mais le Lotus
est immobile et son rêve blanc domine le
mouvement des eaux.

VI

LE LAPIN AUX YEUX ROUGES

Le Lapin aux yeux rouges songe, depuis
des siècles, sans battre des paupières. Il
ne relèvera jamais son front incliné.

Vous, prêtres et lettrés qui dédaignez
les foules, que savez-vous de plus que lui ?

VII

LES CIGOGNES

Les Cigognes folles traversaient la joie
du matin.

Mais l'orage, qui s'était caché derrière la
montagne, leur a rompu les ailes.

Elles tombent une à une comme les espé-
rances des hommes.

VIII

LE CERF

O Cerf, plus gracieux qu'un jeune arbre,
ne bois pas à la source avant que ta com-
pagne soit à tes côtés.

Le Ravisser hante la forêt et le bruit
de l'eau qui coule peut couvrir celui de
ses pas.

IX

LA MER AGITÉE

Les doigts puissants de la Divinité tour-
mentent la mer.

Que le pêcheur traîne sa barque sur le rivage et qu'il attende, il ne reviendrait pas ce soir.

X

LES CHRYSANTHÈMES

Ciseleur, tu as fait naître des Chrysanthèmes d'or, de fer et d'acier.

Je bénis tes mains créatrices et quand tes os seront devenus blancs, une femme, en un soir lointain, se penchera pour trouver un parfum à ces fleurs d'or, d'acier, de fer.

La Servante

Le Cavrescio, Vallée de Poschiavo

L'HERBE

Il ne m'arrivera pas de parler de mes roses parce que je n'en ai point.

Combien de mots inutiles. Pourquoi, dans ma vie humble, ai-je emporté le souvenir des mots.

Il faut chanter n'importe comment, n'importe quoi, une mélodie qui soit le rythme essentiel du cœur, du sang, de la vraie joie, de la vraie douleur. Qui donc a le droit de battre la mesure à nos sentiments et de peindre des décors pour les regards de tel moment.

O fous ! Venez et voyez.

Non, je n'ai point de roses, heureusement. Tous les névrosés les profanent, elles, les fleurs rondes de santé, les grosses boules à parfum qui pendent et doivent rire, la tête en bas de toutes les sottises qu'on leur

dit. J'en ai connu dans de modestes courtils, de bonnes, de belles ; elles étaient au moins tranquilles, personne ne les faisait *expirer dans le cristal*, on leur épargnait les marches funèbres lorsqu'elles rendaient paisiblement leurs âmes délicieuses. Ici, elles ne poussent point, j'ai un vaste champ d'herbes dont beaucoup appelées mauvaises. Il n'y a de mauvaises que les personnes, pas les herbes qui sont dépourvues d'intentions.

Je me rapetisse les yeux pour les admirer de plus près. Elle ont des corps parfaits. Je ne peux m'empêcher de songer à tant de créatures attifées, préoccupées du seul souci de masquer, de réparer, de tromper et qui promènent leur apparence naïvement comme le geai sa supercherie. L'herbe me console d'elles. Toujours bien faite, elle est nette, aiguë, arrosée, muette, reconfortante à l'œil. Que de grandes qualités et ne suis-je pas heureuse de pouvoir la contempler.

Je ne lui dirai pas : ma sœur, mais je peux lui dire : ma fille, parce que je la protège et la respecte, ma main la caresse et je l'aime comme une petite fille verte, effilée, que me donne la nature.

On a trop parlé des prairies, des gazons touffus et, pendant les villégiatures d'été,

beaucoup songé à l'émeraude. Mais, pour bien connaître l'herbe, il faut avoir passé des jours, des nuits, couché à même sa toison, le regard tapi au milieu de tant de formes fines d'un art précis, d'une beauté délicate, écouté les frissons du peuple qui l'habite, senti qu'elle est pleine d'activité, d'inquiétude et de chansons ; s'être ému enfin du poème écrit au ras de la terre, car rien n'est minuscule et l'invisible n'est que plus écrasant.

Souvent, en me représentant une figure humaine au pied d'une graminée, à la même échelle qu'au pied d'un baobab, je me suis dit : « Quelle idéale forêt à parcourir, quel infini que ce pré et quelles superbes rencontres de sauterelles gigantesques et d'effroyables scarabées... »

Un sage en passant me dirait : « Femme, à quoi penses-tu ? »

Je répondrais en toute sincérité :

« Je ne pense pas que je sois la première merveille du monde, que je couve en mon sein les plus extraordinaires des émois, ni que les aspirations les plus insolentes de mon cerveau doivent me faire un sort de gloire aux yeux d'une foule étonnée.

« Je pense à l'herbe qui est plus belle que moi. Comme elle, cependant, je suis fragile, saine et contente, au jour le jour,

de la pluie, du vent, du soleil, de tout ce qui se passe. Pourquoi pas ? »

Peut-être alors que le sage, avec satisfaction me toucherait doucement la joue et se reconnaîtrait un peu en moi.

TU SERAS LÀ

Le battement sourd de tes pas sur le petit pont du ruisseau, c'est un glas.

La porte refermée, la chaude atmosphère du logis s'égale et le silence endort les choses que ton geste vivifiait.

Comme il est lourd le manteau vide qu'il faut accrocher, comme il reste figé sur la serviette blanche le dernier froissement de tes doigts; le désarroi palpitant de la chambre dessine et prolonge tous tes mouvements.

Mais l'ordre est fait, la table nette, les miettes même se sont envolées, une pulsation faible frémit et s'éteint.

Je t'ai chassé jusqu'à ce soir.

Et ce soir aussi, bien avant ton retour, tu seras là.

Tu seras là dans l'attente des choses, dans le chant précipité de l'eau sur la flamme, dans le reflet, sous la lampe, de l'assiette de faïence, de la cuiller d'argent.

L'air tremble bien avant que ta présence

l'agite, le bruit souhaité monte dans mes oreilles bien avant que je l'entende et tu marches dans mon cœur bien avant la seconde précise où tu dois entrer.

LE SOMMEIL

La muraille s'élève entre nous, fragile mais inattaquable. Tu es de l'autre côté, tu dors.

Ton souffle que j'entends, c'est comme une voix étrangère, diminuée, qui viendrait d'un jardin voisin, sans signification pour moi.

Un seul baiser fracturerait cette paix lourde et fermée qui t'enveloppe et ton sommeil me contraint et me domine, parce qu'il faut que j'attende que tu sois réveillé.

Il m'impose le silence. Il met dans la chambre la vague inquiétude d'une absence, la crainte d'un bruit qui finirait ton rêve. Mais, rêves-tu, toi que je ne connais pas ? Que tires-tu dans l'impénétrable de la cassette obscure de tes années, pour en parer l'heure libre qui t'éloigne de moi. Quel souvenir ensoleillé attaches-tu sur un front de femme comme un joyau, où t'en vas-tu, fort et splendide, toi qui ne réponds plus ?

Tes paupières rejointes ne sont qu'une

ligne étroite, une soudure qui me fait songer à la mort. Mon amour reste au pied de la muraille, questionneur et déçu. Il me semble tout à coup ne plus sentir dans mon cœur que le poids d'un être immobile et que, déjà, recule le temps où *tu vivais*.

Ne te complais pas trop dans ce mystère, reviens.

Ton sommeil ressemble à un jeu qui me fait mal. Est-ce d'être privée de toi ou de te sentir m'échapper plus encore que lorsque tu te retranches derrière le rideau bleu de tes yeux subitement déserts. Je ne sais.

Reviens. Tu ne me diras pas où tu es allé, mais une source chaude se refroidit en moi devant le ralentissement de ta vie, c'est comme les soirs où tu ne peux pas revenir.

Il me faut le grincement du loquet, le désordre rapide et l'émoi du retour.

Il y a dans ton calme involontaire une prévision qui m'attriste, une fatalité.

C'est mieux de dormir ensemble quand nos regards s'éteignent en même temps et que nos mains sont jointes. Nous sommes bien assez séparés sans cela.

Ton sommeil, c'est le doigt qui arrête le balancier, le voleur qui emporte la joie.

RICHESSSE

Je suis riche quand j'ai un pain rond dans l'armoire, la lampe remplie d'huile, des patates dans un panier et du lait dans le pot de terre rouge au bord de la fenêtre.

Je suis riche, quand j'ai du paysage plein les vitres, du soleil sur mes deux mains et du silence dans la grange, car les rats dorment quelquefois.

Je suis riche parce que je n'ai pas besoin d'une robe à montrer, d'un chapeau si grand qu'on pourrait y bercer un enfant, ni d'un manchon, ou d'une pelisse, ni d'un sautoir à breloques qui tintent moins clairement que le collier de Madame Vache avec sa sonnette,

Je suis riche surtout le soir, lorsque la Lune prodigue m'a donné tout son argent.

LE RAT

Il vient le soir.

La porte qui sépare la grange de la cuisine est mal jointe, on passerait deux doigts dessous, le Rat y passe. Il sait qu'il trouvera des pêches et du fromage, des carottes et des pâtes et ce grenier d'abondance obscur, mais odorant et riche, s'ouvre

devant lui comme un pays de Cocagne ; il y promène sa gourmandise de miséreux réduit à la maigre provende trouvée de rencontre dans le fenil.

Tout à coup un grand bruit : une bûche tombe, une pomme de terre roule, le Rat s'enfuit épouvanté, son petit cœur battant aussi vite que vont ses pieds griffus et délicats. Puis il revient. Je l'ai vu, assis sur un chou, comme un prince noir, aux beaux yeux, sur un trône vert. Il était heureux.

Je l'ai appelé le Terrible, mais je lui laisse son bonheur. L'automne est là avec son mulet brun et ses corbeilles jaunes dans le pré ; je partirai, chassée d'ici par le vent de hasard qui souffle sur ma vie, comme la dernière feuille du sureau s'en ira par-dessus le ruisseau. Alors, le Rat n'aura plus rien que le souvenir, la cuisine froide et vide, il réfléchira tout seul au milieu, mais en vain.

J'ai connu, moi aussi, la richesse, les armoires pleines, les coffres garnis, dans cette grande réserve des Illusions où je pouvais entrer à toute heure pour prendre des fruits, des dragées et toutes les choses douces que la pâtissière joyeuse qu'est la Jeunesse, prépare si habilement. C'était des jours de délices à croire que les provi-

sions ne s'épuiserait jamais et, qu'entre les murs éternels, constamment, elles se renouvelleraient.

Comme tout était beau : les meubles hospitaliers, les verreries fines et colorées, les napperons de dentelle, les cuivres polis qui logent des astres, les bassins d'argent qui sont des étangs ; comme tout était délectable, jusqu'aux miettes qu'on relevait.

Mais un jour, Dame Jeunesse est morte : j'ai compris que le cimetière était tout près, toujours tout près.

Qui a vendu les beaux objets et mangé les dernières confitures d'ambre et de jade, parfumées comme des jardins ? Qui a donné au silence et aux araignées la salle privilégiée où le Rire s'asseyait auprès de l'Insouciance.

Ne me le demandez pas. Vous savez bien qu'il est des brigands, fils de l'ombre, qui vivent du crime ténébreux. Ce fut ainsi.

Ai-je pleuré celle qui n'était plus ? Certes, mais dans un pauvre abri, sans âtre et sans beauté.

Ah oui ! l'automne est là : le soleil ne vient pas souvent, il est très tard, déjà, quand il appuie ses mains sur le mur de lumière, il les laisse étendues jusqu'à trois heures et puis se glisse dans le dos de la montagne triste qui devient plus haute

et traîne son voile humide sur mon logis. On ne peut rien dire à ceux-là qui habitent si loin et obéissent à un maître assis parmi les étoiles. Une plainte d'homme, c'est moins que la note isolée du crapaud qui déplore sa laideur au crépuscule.

Que dire ? Rien.

Mais alors, ô mon âme, mon âme, il faut que je me confie à toi. N'es-tu pas le soleil en moi, n'es-tu pas la cime élevée d'où je regarde au loin, aide-moi. Nous rebâtirons la grande salle illuminée, nous la remplirons à nouveau, elle sera chaude et brillante, nous nous assoierons, tu ressusciteras la Dame aux mains expertes, nous mettrons partout des bouquets et nos amis entreront.

Maintenant, tout est prêt : buvons et mangeons. Je veux oublier que l'automne prie à la porte, ce mendiant dont la barbe rousse est mouillée.

Je ne veux plus entendre ses prédictions.

Car il dit : Voici que Madame la Brume est descendue des pays du Nord ; avec mes filles, elle a détaché les feuilles et fait de beaux tapis partout, mais la joie n'est plus dans les airs. Les nids d'hirondelles sont vides sous le toit et les branches ont peur en songeant à l'hiver. Il y aura des heures rouges, ironiques, des flammes sans chaleur

qui ne trompent pas les amants de l'été ; le pré se tait, le lac attend. Elles viendront, les mains bleues qui tuent, elles viendront.

O mon âme, j'ai crié : « Tais-toi, va-t'en, la Dame n'est pas morte, tout est encore debout, ne cherche pas à briser la volonté de vivre comme une coupe de verre entre nos doigts, admire plutôt.

Les amis sont venus.

Mais, dans la fête, à travers les paroles, perce le bruit sec d'une coupure, un grignotement doux d'abord, puis très fort. Bientôt, dans mes oreilles, il n'y a plus que lui.

Le Rat, le Terrible.

Les Amis ont disparu.

... Les dents allaient, rongeaient comme des limes, comme des scies aiguës et dures et la lumière s'éteignit. J'ai pensé au cimetière.

Le bruit disait : il y avait une vieille ville avec une tour très haute, d'anciens hôtels et des couvents.

Et je répondais : oui.

Il y avait une famille et maintenant plus rien que des débris.

Oui.

Il y avait une lampe allumée, un chien vigilant, une porte close. La lampe est renversée, l'huile répandue, le chien a fui

et la porte inutile est grande ouverte à tout venant.

Oui.

Ce qui demeure, ce sont des ruines dans la nuit.

Oui.

Rat, quand auras-tu fini de dévorer ainsi mon passé avec ce bruit intelligent qui me fait tant souffrir ? Je veux sortir et m'en aller droit devant moi, je dirai à l'automne : « Sur tes épaules dures, porte-moi. »

Le Rat me répondit : « Je te plains, car tu me retrouveras. »

Oh, mon cœur, comme tu seras long à ronger !

Et ce Rat, je ne peux pas le tuer, car c'est le Souvenir, le Terrible.

Il vient le soir.

Grains de sable (Poèmes d'Egypte)

LA DATTE

La datte fraîche est rouge, comme la bouche de l'homme qui rit dans sa jeunesse.

La datte mûre est douce, comme la jeune fille penchée à la fontaine, qui porte à sa cheville un fort anneau d'argent.

Mais, la datte sèche est aussi triste que la vieillesse... Elle ressemble au patriarche de quatre-vingt-dix ans, qui a une taie sur chaque œil et récite son chapelet monotone, après le coucher du soleil.

LE CIMETIÈRE

L'aloès aigu fleurit sur les tombes.

Sa feuille est couleur de sang et sa fleur couleur de feu.

Des lampes se sont allumées en l'honneur de nos morts, elles brûlent comme la vie et puis s'éteindront. C'est ainsi.

Le cimetière est vide, c'est une ville étrange dont les habitants ont fui.

Posé sur une pierre, un pigeon malade est auprès de la citerne.

Seul, et douloureux, comme le regret invisible, il demeure là, dans le soir.

LA PASTÈQUE

La pastèque gît, la poitrine ouverte.
Dans sa chair, toute fraîche, sont nichées les graines noires.

Et c'est ainsi que je revois tous les défauts de ma belle-mère, dans l'âme rose de Khadidja.

ÉCOUTE

Ecoute mon âme ancienne, elle dit :
J'ai quitté les grèves de la mer sur la dahabieh qui remonte le fleuve durant cinquante jours.

Dans un soir passionné m'est apparu, royal et silencieux, le pays de Louxor.

Qui donc m'avait conté que l'audace des hommes semait de chétives demeures le bord des eaux sacrées ?

Non, dans l'auguste solitude, personne n'habite que les dieux.

Sur le sable, si fin aux yeux, lente et

dorée, Hathor s'avance vers la rive, en balançant sa coiffe de lotus.

Et moi, j'ai fait ce long voyage, pour voir briller l'étoile noire de son regard sombre et divin.

Alexandrie.

LA CRUZ DEL SUR

¡ Oh Cruz del Sur ! no eres la Cruz er-
guida. Aquella era empujada en la roca
del Golgotha ; ella llevaba á Jesus cla-
vado y perdiendo su sangre preciosa per
la salvación del mundo.

Y era de madera.

Pero tú, ¡ oh cruz del Sur ! estas hecha
con cuatro estrellas e inclinada hacia la
tierra.

¡ Cruz vacia, aerea ! descargada de la
carne divina, entre tus brazos transpa-
rentes el espiritu de Jesus se descanza y
la mano de su Padre vuelve á enviarlo
á nosotros.

Hoy tiendo hacia tú mi esperanza.

Yo te aguardo.

¡ oh Cruz que vienes !

LA CROIX DU SUD

O Croix du Sud, tu n'es pas la croix levée.
Celle-là était enfoncée dans le roc de
Golgotha, elle portait Jésus cloué et per-
dant son sang précieux pour le salut du
monde.

Et elle était de bois.

Mais toi, ô Croix du Sud, tu es faite de
quatre étoiles et inclinée vers la terre.
Croix vide, aérée, déchargée de la chair
divine, entre tes bras transparents l'esprit
de Jésus se repose et la main de son Père
nous le renvoie.

Aujourd'hui, je tends vers toi mon espé-
rance.

Je t'attends,

O croix qui viens !

Montevideo 1925.

Poèmes de la Boule de Verre et
Nouveaux Poèmes de la Boule de Verre

I

La souple nuit se glisse à travers les bosquets de mon âme et m'enveloppe de sa pitié.

Je l'ai appelée depuis l'aube, le jour comprend moins la douleur.

Les hommes sont partis, c'est la guerre et je n'attends personne.

Pour une ombre, je dis mon hymne de tendresse.

Nous sommes seules, Terre, écoute-Moi.

IV

Le printemps me dit : que fais-tu de tes yeux ?

Je suis la course des nuages.

Que fais-tu de ta bouche ?

Elle est tranquille et close sous le baiser du vent.

Que fais-tu de tes mains ?

J'y recueille à midi un peu de lumière pour vivre jusqu'au soir.

Et de toute la femme qui s'enivrait, ardente, que fais-tu ?

Ne lui demande rien, c'est la statue d'ivoire droite sous les cyprès.

XXVI

Tu m'as prise dans mon sommeil, mes nerfs vibraient comme une lyre et je suis restée crucifiée sous l'illusoire volupté.

Il faut que je me rendorme pour oublier, jusqu'au jour où le cri de ta chair viendra me réveiller.

XXXIII

Avoir entre les bras un enfant de nuage que je bercerais !

Tenir ton image qui coule, triste et fluide comme la pluie de mai !

Etreindre le rêve qui souffre, chanter pour t'endormir !

Chanter longtemps, à en mourir !

XXXV

Ce clair de lune qui fait mal, comme il est vide, inutilement doux !

Comme il est froid sans un front qui se penche !

Comme il est mort, sans un baiser !

XLVII

Je t'aime comme l'air aime le paysage qu'il pénètre partout.

LXIX

Sur cette terrasse il ne vient jamais personne.

La lune ce soir la revêt d'un marbre pur et j'y ai jeté des pensées qui semblent en velours noir.

Tu as passé sans les voir ; au balustre, ta forme accoudée regarde l'horizon nocturne et je ne m'approche pas.

Mais je laisse ouverte la porte de verre, parce que tu es là, sur cette terrasse où jamais il ne vient personne.

CVIII

Avril, avril, je suis ivre de tristesse, de désir et de volupté.

L'île de ma solitude est battue par un

flot noir, comment pourrai-je la quitter ?

Une ombre m'a dit : je vous aime et s'en est allée.

Elle attire et boit mon âme et je dois la retrouver.

Est-il bien loin le pays de la mort et du silence, est-il loin, le pays de l'amour ?

Tu m'offres des présents joyeux, mais je ne veux point de fleurs, mon sein fiévreux les tuerait.

Avril, je ne te demande qu'une nuit.

Une nuit blanche, toute blanche sans les crêpes du sommeil.

Une nuit bleue, toute bleue, qui me berce comme la mer.

Une nuit rouge, toute rouge comme le sang de la bouche mordue d'un cruel baiser.

Une nuit qui me rende l'ombre, et les jardins et le soleil.

Et cette nuit harmonieuse, avril, ce sera ton bouquet.

CI

Ma vie passionnée est un acte de foi.

Amour, je crois en toi plus qu'en moi-même, je n'aurais pas vécu si tu n'existais pas.

Tu as été le phare sur la côte funeste, l'étoile protectrice des soirs abandonnés

et l'appât lumineux qui fait que l'on avance
en oubliant le noir chemin.

Jamais je n'ai laissé ta statue sans guir-
landes, ton autel sans victime, ton temple
sans parfums.

J'ai l'orgueil de t'avoir pieusement servi.

C'est pourquoi j'ai gardé un flambeau
dans mon âme et tant de nuit au fond des
yeux.

.....

XII

Par les soirs les plus sombres et les nuits
sans parure, le ciel en moi conserve un indi-
cible éclat.

Les flots de la pluie, les tourbillons du
vent, la colère de l'orage, ne sauraient
éteindre les trois étoiles du mot fulgurant :
Toi.

XXI

Pour être heureux, il faut être malheu-
reux et je bénis la destinée de m'avoir
accordé plusieurs morts.

XLI

Je n'ai jamais craint la mort, je vis en

sa compagnie et la flatte pour qu'elle me
donne le vrai repos.

La vie et l'amour nous trompent.

Si elle nous trompait aussi ?

XLVII

Si la vie te donne du pain blanc, mange-le
tout seul. Si elle te donne du pain noir,
partageons.

LV

La fine pluie vaporisée vole depuis le
matin et, sur les vitres, traînent les houppes
du brouillard.

Pour faire mentir la journée de juin,
qui se noie dans un lac sans reflets, une
chanson espagnole s'énervé sous mes doigts
et se déhanche comme une nuit d'août.

Ses notes font autant de mal qu'un sou-
chant trop beau.

Les sons douloureux me disent :

Rouge est le coup de poignard.

Rouge. la fleur du grenadier.

*Je porterais ton amour droit au milieu de
ma poitrine.*

Si tu m'aimais.

*Mais, tu passes devant ma porte sans un
regard.*

Pour moi jamais tu n'as chanté.

O ma fierté !

Je ne possède qu'un rosier.

J'irai cueillir la rose blanche.

O ma douceur !

Droit au milieu de ma poitrine, je l'attacherai. A la place la plus tendre, dans mon cœur je frapperai.

Mon sang chaud teindra la rose.

Qui vivra quand je mourrai.

Plus rouge sur ma poitrine.

Que la fleur du grenadier.

...La chanson se tait, coupée, un frisson passe et s'enfuit. Est-ce un sanglot, est-ce la pluie ?

LVII

Je t'aime surtout parce que tu es ma douleur.

LIX

Je n'ai pas eu d'enfant, et souvent je regrette cette âme inconnue que j'aurais tant aimée, cette petite main qui tient et qui protège, plus que votre force, ô vainqueurs !

Le rêve maternel demeure insatisfait, et dans la solitude où pleure ma blessure

je refais de toi un enfant très cher, afin, de mieux te pardonner.

LXXXI

Chaque fois que tu verras une tombe, si tu comprends pourquoi je le désire, pense à moi.

LXXXIX

Il pleut, le cri bizarre d'un rapace nocturne fait le bruit d'un maillet sur une céramique.

Et puis, tout choit et s'enfonce dans la mollesse du sommeil.

Mais la cloche de minuit s'éveille et pleure ses douze larmes.

O mon amour, pourquoi m'avoir abandonnée ?

XCVI

Ma main, qui s'est refermée, ne s'ouvrira plus.

Dans mes poèmes, nos deux âmes sont captives aux retz des mots.

Jamais plus tu ne pourras délivrer la tienne, elles sont mêlées comme l'eau dans l'eau.

Jamais les femmes que tu aimes, que tu n'aimes pas, l'épouse que tu peux prendre, ne sépareront les ondes indivisibles qui doivent couler ensemble à travers la mort, dans l'éternité.

CVII

Ma toute petite tendresse, je sais de quoi tu as peur. Donne-moi tes deux mains d'homme bien cachées dans mes deux mains.

Ne parle pas, c'est inutile ; de tes paroles dédoublées, je croirais ce que tu ne dis pas.

Tu as peur de l'amour, de cette figure si haute qui emplit toute la chambre, toute la maison, tout le jardin, toute la vie et ton cœur naïf s'est enfui.

Remets-le dans ta poitrine, ce pauvre cœur masculin qui a mal, qui a froid, qui cherche et se roule en boule et qui ne veut pas souffrir.

Ma toute petite tendresse, c'est écrit, tu souffriras. La loi est faite pour tous et la vie est une mort.

Le jour où l'étau gemmé d'escarboucles se refermera sur ton âme, tu te souviendras peut-être de l'âme broyée sous ton geste indifférent.

Voilà, je te rends tes mains d'homme, faites pour le mal et le bien.

Va chercher le bonheur, il n'attend personne.

Mais, pour la douleur, je suis bien tranquille, au premier tournant de la route, tu la rencontreras.

CXII

J'ai soif.

Ce n'est pas de ta voix, dont l'écho perce mon cœur comme une lame.

Ce n'est pas de ton baiser qui brûlerait la lèvre vive d'une plaie.

Et ce n'est pas de toi, source chaude et féconde. Mes bras étendus ne doivent plus se refermer.

Mon amour a trouvé son calvaire et c'est la neuvième heure.

J'ai soif !

CXIV

Quand un être dit, la dernière nuit de sa vie : « Restez près de moi », on ne le quitte plus.

Mes yeux se ferment, ma main tombe, reste près de moi cette nuit.

III

En ce pays croyant où le granit se sculpte dans les formes célestes, dans la forme de Dieu, il faut donc que je prie :

Mon Dieu ! si vous me regardez du haut de votre ciel, je peux avoir confiance, car vous devez avoir pitié.

Sur le chemin tracé par votre doigt dans la poussière de notre terre misérable, je marche courbée.

Le fardeau, c'est vous qui l'avez mis à mes épaules, je l'ai porté comme j'ai pu.

Si j'ai été folle et coupable, vous l'avez voulu, cela vous était utile, mon cœur est votre œuvre et vous le savez.

Je n'ai été qu'amour, j'ai adoré.

Personne comme moi n'a sangloté en face de vos étoiles, senti votre soleil, reconnu votre mer ;

Personne n'a baisé un brin d'herbe à genoux.

Vous m'avez vue.

J'ai adoré votre chef-d'œuvre, ce corps où vous avez versé l'essence divine, ma caresse vous a béni, mon âme s'est étalée comme la lumière du jour.

Vous m'avez voulue, vous ne pouvez me pas perdre, car vous m'avez trop fait souffrir.

Attendez-moi donc au bout du sentier, je viens. Je viens, tranquille et sage dans ma folie et innocente dans mon péché.

Je n'ai jamais menti.

J'ai suivi votre loi la plus impérieuse, la plus profonde et vous savez qu'à travers les hommes, c'est vous que j'ai cherché.

Je viens. N'écoutez donc pas ce que disent les autres. Vous ! Parce que je crois que vous êtes seul, tout seul là-haut pour moi.

Je veux partout la solitude.

Vos bras s'ouvriront à ma fatigue, vous enfermerez dans une auréole mes libres cheveux et, parce que vous êtes mon Père, vous me bercerez.

L'éternité ne sera pas trop longue pour que je puisse reposer.

XXXII

Cris des oiseaux des marais, gouttes pointues qui percez mon cœur à la brune,

Cris des oiseaux des marais, sur un roseau faiblement modulés, fins ruisseaux charmeurs qui roulez mes nostalgies,

Comme de loin vous revenez !... De mon enfance balancée aux barques de nos « clairs » des Flandres, perdus là-bas, teintés de sang pour si longtemps.

Cri déchirant du crépuscule où donc m'as-tu retrouvée !

Près d'un arbre couché par le souffle du large, en face d'une lande bistrée tapie sous la peur des fantômes, adossée au granit d'un mur rustique qui croule, reliée à une autre vie.

Mais, tu es bien le même et si plaintif, ô cri nuancé par l'ombre de mauve et de gris.

Si, quelque soir, une magie faisait vibrer les ailes des mortuaires papillons, les ailes du souvenir toujours levées dans les lueurs qui tombent, ces ailes, à petits coups, chanteraient ainsi.

Oiseaux des marais, qu'il revient de loin votre cri !

XXXIX

La fraîche petite fille est une image coloriée. Son châle en velours bleu de nuit est bordé d'un effilé noir.

Plaques de mousses prises aux margelles des fontaines ses manches larges sont de velours émeraude.

Et son tablier, couleur de corail, a des poches en dentelle.

Sa robe longue rejoint ses pieds, comme on voit la cloche évasée d'où sort le battant.

Sur sa tête un ruban ardent, à travers la coiffe ajourée, semble un oiseau des îles, captif en cage argentée et couché sur ses cheveux blonds, blonds comme les algues séchées.

Et l'enfant est aussi forte qu'un jeune pommier ; elle est vêtue de sa race et de la fierté celtique posée sur ses yeux.

Raide et debout comme la pierre droite, le visage offert au soleil, cette petite jeunesse croque un fruit vert en attendant la messe.

Plougastel Daoulas.

LVI

Le gris dans le gris, dans le blanc fatigué, le gris-vert dans le gris ardoisé et, sous la mante de la nuit, en un noir fumeux réunis,

tous les gris qui veulent dormir épuisés. Mais ils ne peuvent reposer sous le grand fouet blanc des phares, les chambrières de clarté par un bras régulier lancées, qui cinglent sans claquer.

Chaque minute est réveillée, chaque seconde inquiétée par le muet éclair.

Voici l'acier blafard qui hâche le sommeil, voici le haut fantôme enjambant la croisée. Pour chaque âme voici le rappel de l'ogresse écumante, jamais rassasiée.

Toujours ouvertes, refermées, les immenses tenailles où s'effare l'obscurité.

Comment dormir et tomber doucement du gris accablé dans une ombre apaisante où le visage de la vie peut s'effacer ?

Comment dormir dans cette nuit qu'il faudrait noire et que, sous la crainte du sang et de la mort, on voit blanchir à chaque instant.

(Ouessant).

LXVII

Longtemps je suis restée assise dans ce cimetière caché au milieu des arbres qui protègent sa paix.

Du calvaire brisé le Christ est descendu, je l'ai vu, dans l'allée roussie de brindilles, étirer ses bras de granit par les siècles

émaciés. Il marchait lentement, ses pieds traversés hésitaient, ses mains pendaient découragées, comme si le salut du monde était à jamais impossible.

Son regard gris, sans battement, s'est posé sur la rose rouge, l'unique, déjà courbée entre les branches décolorées.

Ainsi la tache de sang fut jadis sur son cœur, au milieu de sa détresse.

Il était là, décloué, errant dans le cimetière.

J'ai dit : « Maître, votre douleur s'est-elle un peu engourdie et sentez-vous la douceur d'être ici, en Trébabu, près de l'église campagnarde où l'on vous aime vraiment ? »

Son sourire de pierre était bienveillant sous la lumière de six heures, en un jour proche du dernier jour d'été.

Il n'a rien dit, mais j'ai senti qu'il était heureux comme moi d'être là, dans ce petit paradis plein de ferveur et de silence, et qu'il avait oublié la mort, le coup de lance et l'éponge trempée de fiel.

L'air passait à travers ses deux mains bénissantes, le diadème aigu ne mordait plus son front, tout était fini dans le temps dans le passé de sa souffrance, il était heureux d'être là, près de moi.

Et j'ai dit : « Elle est lointaine votre

angoisse et vous souriez aujourd'hui. Donnez-moi votre force, puisque je vous trouve ici dans ce champ pieux, où mon âme plie sous votre souvenir. Jamais plus peut-être, je ne vous rencontrerai ainsi face à face et personne ne nous voit. »

Il a refermé les bras sur la pécheresse et sa dure épaule a senti le poids d'une tristesse humaine.

Et puis, il n'y avait plus que les chênes, avec leur vêtement de lierre voilé de vapeur bleue, il n'y avait plus que les morts prêts à entrer dans la nuit, plus morts sous les feuilles de septembre défraîchies.

Et, dans l'infinie langueur de cette journée enfuie, j'ai compris que, si Jésus délivré pouvait descendre du calvaire, moi je n'avais pas fini de suer mes agonies.

LXXXI

Les pommiers de Cornouaille sont des rois qui, dans les prairies, se saluent et se montrent leurs manteaux brodés comme draps d'honneur, de beaux fruits rouges et or.

Les pommiers de Cornouaille ouvrent leurs bras, soulèvent en plis lourds le fier brocard d'automne et, tout à coup, l'aban-

donnent retombant et traînant sur la robe d'ombre bleue où leur pied se prend.

Les pommiers de Cornouaille sont superbes et généreux, mais quand leur orgueil se penche, on sent bien que, dans leur royaume de branches, l'amour favori peut errer, s'arrêter, se reposer.

A l'heure où la lune fait les pommes rouges violettes, et vertes les pommes d'or, quand la chape royale apaise ses splendeurs, appuyés aux ramures basses, les amants viennent rêver, et dans la douceur fruitée qui les cerne, s'enlacer, car le pays de la pomme est le pays des doux péchés.

Les rois discrets n'iront point dire ce qu'ils ont entendu tout bas, ils bénissent les accordailles, car les pommiers de Cornouaille tendent les bras.

XCV

Bretagne, si chère maman, laissez-moi tirer doucement les brides de votre coiffe, dans l'oreille je vous dirai tout le fond de mon cœur serré et vous me regarderez, pour que j'aie la force d'aller jusqu'au bout de ma peine.

Je suis si triste, voyez-vous, de vous quitter,

Il faut que je songe à ranger le vieux

logis, à mettre en ordre mes affaires, tout comme s'il fallait mourir, puisque partir, vous savez, partir, c'est presque pareil.

Allons, donnez votre panier, j'y mets tous mes poèmes, ce sont les fruits qui ont poussé dans mon verger.

Vous n'y êtes jamais entrée ?

Si vous saviez comme ils traînaient, comme ils craquaient mes lourds pommiers. Douce maman, quelle récolte cette année !

Dans le vase bleu, sur la cheminée, je vous laisse un bouquet, toutes les pensées du courtil, heureux de vivre entre quatre murs gris.

Vous n'y êtes jamais entrée, bonne mamgoz, car Dieu le fit juste pour moi, plus grand qu'un monde et si étroit que seule je peux y tourner et me baisser pour cueillir mes pensées.

Vous croyez qu'avant trois jours elles seront fanées ?

Mais non, jamais !

Les jaunes gardent le soleil toute l'année, les blanches, par un saint baptême, restent blanches pour toujours, les mauves ne passent pas plus que mon long souvenir fidèle, et les noires, ô douce maman, c'est mon cœur si profondément, elles vivront autant que lui, il vivra autant qu'elles.

Ne vous fatiguez pas, allez ! Gardez le

vase et le panier, car c'est tout moi que je vous donne et ce n'est pas un gros présent.

Et puis, au revoir, il est temps.

Je reviendrai peut-être dans un an, à moins que la vie si lourde ne tombe tout à coup, comme la jument qui meurt entre les brancards, et m'abandonne.

DIMANCHE DE PAQUES

Au milieu de mon carnet, un brin séché de romarin bleu pâle, couleur de la vague au temps gris : le romarin du cimetière de Trébabu, là-bas, en Bretagne. Mais je ne veux pas voyager ! C'est la mansarde et un dimanche de Pâques pendant l'offensive, Paris est bombardé. Dans une église, à l'heure même où le Christ expirait, la mort est tombée, écrasant la prière qui s'élevait. La main de Dieu s'abat-elle donc sur les bouches pures ? Que comprendre au sort qui nous est fait !

De temps en temps, par la tabatière ouverte un petit morceau de papier brûlé, un petit duvet sali volent dans la chambre. Je regarde les murs souillés, le plafond en pente, la toilette de fer rouillé et c'est dimanche de Pâques, ce même jour si fêté dans le passé, chez nous.

On avait mis une robe et un chapeau neufs, pour assister à la grand'messe, dans la cathédrale où toute la maîtrise chantait. Il y avait une imposante et pure beauté sous les voûtes aujourd'hui crevées, un élan qui montait droit au ciel.

En entrant, en sortant, je regardais monseigneur Parisis qui priait sans lassitude, le front levé, à genoux dans ses dentelles de marbre. Je les trouvais toujours plus belles, mais la poussière les avait faites grises, j'aurais voulu les laver et, peut-être, les repasser.

L'office terminé, le quart de midi détendait son arpège dans la gaine ouvragée du beffroi, on avait faim, le très bon repas allait durer longtemps, en face de l'après-midi de congé. Un crémeux potage au citron, de fines croquettes, un filet au madère, une pièce-montée... que sais-je ? Toute la maison embaumait comme un comptoir de vanille.

Les bouteilles veloutées de bourgogne attendaient dans leurs paniers d'acier à roues dorées, chars minuscules de Bacchus qui circulaient sur la table, entre les cristaux et le vieil Arras, au décor bleu, sobre et fin.

Ma grand'mère arrivait, coiffée de plumes violettes, un long boa de martre enroulé

au cou et tombant jusqu'aux pieds, sur le manteau de faille volanté de Chantilly. Elle riait de nous voir tous, comme, au jardin où les plantes poussent, on rit de les voir pousser. Son coup de cloche ne ressemblait pas aux autres : C'est grand'maman ! Et je courais pour l'embrasser, la respirer.

Elle sentait bon comme on ne sent plus maintenant, c'était naturel, aristocratique et pénétrant à la fois, quelque chose d'apaisant qui venait de ses coffrets des Iles, de son grand soin de Flamande et qui la faisait si fraîche à soixante-dix ans. Je me plongeais, les yeux fermés, dans son mouchoir de dentelle orné d'un grand écusson finement brodé ; je m'imprégnais.

Ma grand'mère est restée dans ma mémoire comme un bouquet.

J'ai connu l'âme ténébreuse de belles fleurs empoisonnées, j'ai aimé d'autres créatures, les années m'ont piétiné le cœur, apportant des êtres, des choses, de singulières et tristes nouveautés. Jamais je ne l'ai oubliée. Et, toute alourdie de la poussière des routes et moite des blessures reçues en chemin, je suis toujours revenue à son souvenir, comme on revient à un cher logis, abandonné dans une heure de fugue.

Sur le seuil je me purifie, je peux rentrer.

C'est, au milieu de la chambre sereine aux rideaux bien nets, sur une table sans tapis, la gerbe intacte au cœur frais où, blottie, son âme charmante m'attend. Et son âme jamais ne me fait de reproche, elle a toujours compris, elle comprend.

Si j'avais pu un soir revenir du pays d'aventure, jusqu'à son fauteuil de cuir vert, m'asseoir à la place perdue, prendre encore ses bonnes mains et lui parler de Vous, elle eût caressé mes cheveux sans attache et mon cœur sans frein, en fredonnant une chanson à elle :

Si vous l'aimez, aimez-le bien.

* * *

Il est huit heures du soir, le chapelet noir des corneilles s'enroule à la tour carrée, qui porte deux clochetons ciselés comme des jouets de prince. C'est le quartier privilégié auquel le passé se cramponne, il serre autour de la cathédrale, comme des enfants autour d'une mère qu'il faudra quitter, les maisons plus basses, parce qu'elle est plus haute. C'est le quartier où je sais toujours arriver au moment où les pierres parlent toutes seules. Un hôtel Renaissance,

aux vitres plombées traversées par le couchant, semble rempli d'une eau teinté de turquoise morte ; il y eut là des collerettes dentées et de longues traînes onduleuses sur le pavé des corridors... Il n'y a que les chats et moi.

Dans la rue des Chanoines, une fenêtre rose, la diagonale des mousselines, une lampe invisible, un tableau roussi. Sur l'appui, le coussin posé pour l'hiver n'est pas encore enlevé ; de la douceur dans un cadre où le blanc agonise lentement.

J'ai regardé, il me semble qu'il y a là un bonheur et la dernière lueur du dimanche de Pâques s'éteint.

(Le Mans).

* * *

Lundi 8 avril.

J'ai connu dans l'Engadine un enfant qui croyait me faire hommage en effeuillant, devant ma porte, des papillons...

Mes lettres déchirées sont là et les fragments de mots rappellent les nervures encrées sur les ailes livides de l'Apollon.

La vie ardente a bouillonné pour Vous, elle retombe comme Vous le voulez.

Les paroles s'envolaient, duvetées, pour se poser plus doucement sur votre cœur,

elles sont mortes comme Vous le voulez.

Vous êtes un enfant qui tue les papillons.

.....

Jamais je n'ai bercé contre mon sein un tout petit que j'aurais adoré, jamais je n'ai connu les nuits anxieuses courbée sur un berceau, jamais je n'ai chanté pour endormir un être qui fut mien et mon cœur porte le deuil blanc.


Je sais que cela n'est pareil à rien d'autre : Voir s'ébaucher un visage et s'allumer un regard sorti du plus profond de soi, écouter battre un cœur faible à qui on a versé son sang, avoir modelé de sa substance une coupe où doivent se mêler deux âmes, deux esprits, deux avenir, deux souvenirs.

Cette merveille de l'amour, je ne l'ai pas contemplée. L'instinct maternel, qui pleure et qui cherche, adopte les grands enfants.

Ceux-là veulent des jouets qui coûtent des fortunes ; il ne leur faut pas des billes d'agate, mais des yeux de femme où tout le ciel luit.

Il ne leur faut pas des pantins de bois, mais des statues chaudes où l'ardeur circule et qu'ils brisent.

Il ne leur faut pas l'eau de la fontaine, le sable et la boue pour traîner leurs doigts.

Il leur faut des larmes et la cendre d'heures brûlées dans l'attente de l'espoir. 

Vous êtes un enfant et la vie n'est pas gaie.

Si, dans le labeur brutal qui absorbe votre énergie, se trouve la minute rare du délassément, chassez de votre seuil les ailes des papillons morts, reprenez le jouet vivant.

* * *

Jeudi 11 avril.

Pour me consoler du présent, ici, il y a le passé accoudé sur les vieux toits, la stabilité apparente, une illusion sereine et quelque chose de figé dans le temps, qui raille doucement l'agitation.

Le lierre, en grands rideaux sans déchirures, témoigne que les ans s'écoulèrent loin de la fièvre, du changement et la travailleuse nature ne fut pas dérangée dans son extraordinaire labeur.

Pour qui et pour quoi peine-t-elle, patiente, rude, joyeuse et si cruelle parfois ? Enigmatique et robuste fileuse, qui tend des racines sous terre, charpentière des troncs solides et ciseleuse des rameaux, infatigable lavandière qui rince les pierres, batteuse de grains, semeuse de prairies,

complice des mauvais, protectrice des bons, qui regarde d'un œil insensible le travail de la courtilière, laisse périr des couvées et donne des moissons.

Nature, mère des fruits, du pain, du vin, de la cervoise, qui portes l'ouragan dans ton grand tablier, qui portes le soleil et l'amour et la guerre, je ne peux rien comprendre, mais laisse-moi m'agenouiller !

Je ne sais pas prier, j'adore.

Je n'ai rien à te dire, les mots sont si petits ! Je voudrais bien pleurer, mais que te font les larmes, à toi qui retiens l'océan, comme nous, au creux de la main, un peu de la fontaine.

Et cependant, tu m'entends bien, tu es ma seule amie, ma vraie, ma plus grande, ma toute.

J'ai confiance en toi, il fait doux, veille au repos de la cigale. Je me roule en boule et je dors.

* * *

28 avril.

Avez-vous jamais entendu, dans les montagnes l'appel des pâtres au-dessus des vallées ? Au soleil levant, les hommes se saluent et leur voix grandit comme une

voix de Titan ; elle survole l'abîme, vient se poser au sommet de l'autre versant et le cri fraternel retourne et remercie.

Longtemps j'ai senti le frisson des roches atteintes par la parole et la montagne étonnée soupire lorsque tout se tait.

Ainsi certain soir vous m'avez appelée. Le cri profond a remué l'ombre dans les vallées, il a rejailli jusqu'au faite où l'amour l'attendait, et, par-dessus l'absence, l'amour a répondu.

De longs mois ont passé et l'écho vit toujours, il reprend les vibrations chaudes et ténues qui flottent égarées, ne voulant pas mourir.

Il en refait une clameur plus forte, j'ai beau m'éloigner, je l'entends. Ce n'est pas l'appel du matin, ni du couchant, mais, à travers les heures, l'émotion persistante de l'inconnu.

Vous l'avez oubliée, je pense. A cette voix lancée dans le lointain vous êtes étranger, mais je l'ai accueillie, elle a supplanté la mienne et vous parlez en moi, sans que je reconnaisse votre voix.

J'avais cru renvoyer tout mon cœur et mon âme et mes pensées quand, le premier cri s'éleva ; j'avais senti pleurer les pierres et glisser des torrents de joie.

Passionnément j'ai écouté.

J'écoute encore. Ce n'est plus Vous, c'est la vie qui répète les deux mots voyageurs et l'horizon s'émeut toujours, et, le soleil peut se lever pour les entendre et décroître, charmé par le salut ardent.

Si vous m'aviez rejointe aux cîmes de mes rêves, les deux voix seraient mortes sous le baiser et la montagne se tairait.

Je ne vois plus à l'autre versant, la pente est plus longue, la vallée plus creuse et l'aube ne sait plus mon nom.

Vous l'avez oublié. Le vôtre, peu m'importe, ne soyez qu'un soupir, qu'un fantôme, qu'une âme, et si mon cœur vous appelle, c'est l'éternité qui répond.

Montreuil-Bellay (Anjou).

Mortel Printemps

III

Printemps que vas-tu me donner ?

Je ne veux pas des fleurs qu'on aime dans les villes, je n'ai plus besoin de bouquets.

Le bord de ce sentier est blanc de marguerites, fais-leur de longues tiges et je les tresserai, comme lorsque j'étais petite, en une couronne serrée.

Et je les laisserai mourir sur ma poitrine, ce vivant tombeau.

VI

Oh ! les mains, les mains chères et criminelles qui ont voilé d'un crêpe les cerisiers en fleurs, toute cette joie parfumée, qui encensait le rêve de mon cœur ;

Les mains qui ont troublé la source, tué le papillon et torturé l'oiseau ; les mains qui ont fauché, en herbe, la splendide moisson.

Je vous ai tant donné ! Qu'avez-vous fait, doigts destructeurs ? Vous avez trop appris le massacre et la guerre, il vous faut des débris, des yeux fermés dans la poussière et des rêves parmi les pierres, broyés comme des os.

Je vous cherche, ô mains trop aimées, pour vous donner aussi de la souffrance, pour vous voir, rompues et dolentes, demander grâce, pour vous laissez retomber et mourir.

VII

Berce-moi, Printemps, dans ce berceau noir que l'ombre a drapé au fond de la douve.

J'y serai tout près du sommeil du lézard et je penserai qu'autrefois, les soirs d'hiver, au même endroit, passaient des louves.

Il en passe encore, et, tout contre moi, je sens des crocs levés, des yeux féroces, des menaces fumantes.

Pourquoi, me diras-tu pourquoi ?

C'était bien innocent, chanter ! Chanter tristement, quand on a l'âme étreinte et qu'il n'y a plus d'autre remède que la plainte.

C'est trop innocent.

Les louves passent, il leur faut du sang...
Voici ma gorge, mangez-y la dernière

parole tendre, mangez ce cœur qui aimait tant, buvez ce cœur.

Alors, rassasiées étrangement, vous dormirez d'un sommeil de douceur.

IX

Faire un grand feu, et voir danser, avec les serpents verts et rouges des flammes, tout ce qui a remué l'âme, jusqu'à la faire agoniser.

Voir se tordre les lignes minces qui s'en allaient vers l'horizon vertigineux, celles qui demandaient et promettaient, vouloir la rapide torture qui détruit la caresse et consume l'aveu.

☛ Jeter mon amour dans le feu.

Et, comme la fenêtre s'ouvre et que le vent y passe, la cendre morne et grise tombera à mes pieds.

J'ai rendu mon amour à la mort, à l'espace.

X

Ce baiser qui vient de si loin, pieusement dis-tu, sur mes deux mains, c'est bien celui qu'on donne à une morte.

Je les avais tendues sans fatigue vers toi, pour prendre les fardeaux qui accablaient ton âme, pour partager comme une sœur,

comme une femme, qui sait bien le chemin rude et l'effort épuisant.

Je les avais tendues pour cette étreinte chaste qui enlace le cœur en s'emparant des doigts.

Je les avais tendues pour enfermer ta vie, dans la tiédeur du merveilleux oublié.

Elles sont jointes, froides, repliées sur ma poitrine, aujourd'hui veuve de l'espoir.

Laisse là ton baiser pieux, l'ombre descend et c'est à peine si je le sens, ô mon Ami perdu, ô mon amant.

XI

Qu'y avait-il de si précieux dans ma tendresse ? Je ne songeais point à son prix.

Les heures, généreuses autant que des saisons, m'apportaient d'abondantes récoltes et je te les donnais.

Tu étais l'inconnu qu'on veut servir dès l'aube, le marbre qui sourit en écrasant des fleurs et j'avais fait de ton silence même, un philtre étrange, qui me grisait plus fort que tous les mots d'amour.

Donner, donner pour rien, donner pour élargir sa vie de toute l'ampleur du présent.

N'attendre aucun merci, donner pour posséder plus folle, plus plénière, l'ivresse du dépouillement.

Mais, je respire encore, la force est là,
les jours s'allongent sans finir !

Que ne puis-je, enfin délivrée, te donner
mon dernier soupir.

XII

Vois-tu ce n'est pas un métier comme un
autre le mien.

Le charpentier travaille les bras, le corps
du chêne, il façonne le bois.

Le forgeron, dont le marteau donne par-
fois une note vibrante, qui sonne l'allé-
gresse du labeur, frappe le fer.

Le laboureur creuse la terre.

Et toi, tu mets ton âme dans l'âme du
canon.

Moi, je n'ai qu'une viole aux cordes sen-
sitives, faite peut-être des longs cheveux
tordus de quelque femme de Lesbos, qui
vécut aux pieds rayonnants de l'Anadyo-
mène.

En marchant sur la route, ainsi qu'un
chemineau, j'ai sculpté dans mon cœur ta
forme et ta pensée.

Dans le métal si pur des mines invisibles,
j'ai frappé la médaille à mon cou suspendue.

Et j'ai creusé ma chair pour faire un nid
plus chaud à ton obsédant souvenir.

Et puis j'ai demandé aux cordes frémis-

santes l'illusion du chant, le bercement de
la musique, l'évasion.

J'ai dit un rêve nouveau, le charme, la
jeunesse, l'essor mystérieux, la passion et
sur un seul mot : Toi, illuminée par la ten-
dresse, j'ai modulé mille chansons.

Ce n'étaient pas mes doigts qui jouaient,
mais la vie et elle savait bien que, dans la
longue mélodie, il faut des accords sombres
et le déclin et l'agonie.

Mais je ne connais rien que la route et
mon chant, je célèbre le jour et n'ai point
peur des nuits. J'ai marché jusqu'au soir.
Il fut terrible le couchant, l'ombre ennemie
et le minuit tuant.

J'ai pensé, un instant, que la viole brisée
laisserait l'âme antique éperdue s'envoler,
s'écraser dans les ténèbres sans issue.

Mais, la plus triste aurore l'a retrouvée
intacte, mes doigts étaient trempés de rosée
ou de pleurs. Un soleil blanc les a séchés.

Et comme je ne sais pas autre chose,
n'ayant qu'un culte et qu'une loi, je chan-
terai encore pour tant d'autres et pour toi.

LVII

J'ai perdu pied, je sais, il y a si longtemps
que j'ai quitté la grève ferme, pour marcher,

non pas sur les eaux, mais sur les brumes du rêve.

Jamais je n'ai pu revenir ; c'était si tentant l'atmosphère ; si bien peuplé d'illusions légères, qui volaient comme je volais, qui m'attiraient, qui m'enchantaient.

Je n'ai pas regretté la terre, mais aujourd'hui je sens que tu y restes, toi, et que je suis trop loin pour t'appeler encore et te tendre les bras.

Oh ! si je pouvais te jeter tout mon amour et remonter, plus fière, sans même un souvenir, sans que ton nom jamais ne trouble mes jours.

Mais, je traîne ce poids et la brume le porte, car la brume elle-même, sans amour serait morte.

Aurais-je donc mieux fait de végéter en ma province, scellée à mes pavés et fidèle à mes tours ; suivre sans penser la ritournelle de la scie, comme un fuseau suit les détours sans cesse répétés d'une dentelle.

Au lieu d'aller chercher, au cœur même des mers, cette accablante servitude dissimulée sous des rayons, aurais-je pas mieux fait de rester libre, docilement, et de finir chez moi sans cris, sans passion, tranquille, comme finit la cire à la veillée des rois.

LX

Si tu étais là, tout à coup, je sentirais que mon âme se cache, que se roule autour d'elle, en peloton serré, le long serpent des cruelles pensées, que mon être fermé s'en va dans la révolte sourde et têtue et muette.

Entre mes mains, plongeant ma tête, pour ne pas te revoir, je sentirais peut-être que tu me regardes et ce regard, traversant ma colère, serait comme un baiser.

LXVII

Aujourd'hui la pluie, la pluie, la fine, la jolie tombant comme j'aurais voulu sentir tomber la douceur.

J'aurais tendu mes mains et mon visage, heureuse, presque endormie, disant : Donne, donne-moi le meilleur, laisse tomber cette pluie de ton cœur, elle est chaude, elle est parfumée, donne la rare pluie des îles levantines qui fait ressusciter les fleurs.

Aujourd'hui, c'est la pluie, la fine, la jolie, sur un toit d'ardoises polies, la pluie glissante et perçante, qui finit par noyer le cœur.

La forme aiguë d'une corneille met dans le gris un accent noir, la pluie tombera jus-

qu'au soir, et, dans la cheminée, comme en novembre pour qu'au moins l'âme d'un parfum reste auprès de moi dans la chambre, grillent des pommes de cyprès.

LXIX

Balancement et bercement, vertige, fin et recommencement.

Balancement puissant d'un grand navire dont l'ancre tire et qui va s'en aller, pour isoler sa force et pour rêver, quand toute sa coque se livre aux bras du vent ; dernière plainte de la chaîne abandonnée et premier rire de la vague violée dans l'éclaboussement.

Grand mouvement d'amour, avant qui plonge et se redresse et plonge encore, élanement des proues rehaussées d'or, grande liesse et salut au décor de cette immensité marine où le soleil fond tout son or.

Enlacement des vagues libres autour du corps craquant porteur en ses flancs de fortunes, porteur de germes et d'ardeur, d'hommes vivants, ces tout petits qui se font grands de leur audace en défiant les brumes.

Départ et fuite au large, balancement, sillage, évanouissement ?

Moi qui n'ai pas bougé, tu m'as prise à ton bord, qu'allons-nous rencontrer, dis-

moi, toi qui me portes vers mes années cachées au creux des îles mortes ?

Qu'allons-nous rencontrer ?

Je vous retrouverai, ô pavillons étranges peints de vert et de bleu, de vermillon, d'orange, qui vous signez d'étoiles, de croix et de dragons ; le soir j'apercevrai de flottantes lumières et je plaindrai de loin les terres qui ne voyagent pas.

Je verrai s'estomper l'antique silhouette d'Argo, fantôme épris de la mer violette, le balor des corsaires, les caravelles de Colomb, portant autour du monde une ingratitude éternelle ; je vous verrai, figales des hindous, galiotes de Malabar, mahonnes de la Corne d'Or, felouques et gabarres, je vous verrai dansant aux barres de mes rêves, sur les aigrettes des flots phosphorescents.

Balancement et bercement, grand mouvement d'amour de l'entrave enfonçant dans la volupté bleue de l'onde souple et qui se cambre, et qui s'étend, de l'onde-femme qui ment.

J'aurai perdu le long des routes fascinantes qu'indique la boussole et que fausse le vent, tous mes chagrins et tous mes doutes et mes vêtements d'Occident.

Port-Saïd disparaît, Aden brûlé s'enfonce et voici le grand Pacifique où nage la sérénité. Balance-moi très lentement, très douce-

ment, très longuement, au creux paresseux
des semaines qui m'emmènent en Orient...

J'ai jeté ma tunique de soie violette au
visage de mon amant, avec mon deuil de
ces journées sourdes, muettes, sous un ciel
écrasant.

Ma gandourah est blanche, ma cordelière
verte, il n'est plus de poussière pour ternir
mes pieds nus, j'ai porté des tapis sur le
pont et je fume, tandis que, là-haut, une
aile rapide au bord tranchant, s'allume,
tandis que psalmodie le vieillard Océan.

Je descendrai là-bas sur la côte des Indes,
la paix brune m'attend dans un palais ruiné,
les printemps de la Lahore et les roses du
Gange me rendront ce qu'ici l'on ne m'a
point donné.

Je prierai le fakir, dont la vie suspendue
se retrempe et s'affirme aux sources de la
mort, de me désenvoûter en consumant
des myrrhes, dans un cercle odorant tracé
autour de moi.

Je lui dirai... Mais, un souffle se lève qui
prend le navire, et le dresse, comme un
taureau de Guadalest soulève un picador,
en crevant son cheval.

La carène saisie tourne, tourne en folie,
c'est le typhon-toupie, le derviche des eaux
en glauque fustanelle, dansant la danse du
néant.

Balancement et bercement.

Combien de temps dans l'inconscient
suis-je restée ? Elle m'a prise et retenue,
et reconnue, cette côte qui m'appelait, où
l'on n'aborde qu'en heurtant des pointes,
où l'on aborde dans le sang.

Il n'est ici aucun être, aucun arbre, le
vent de mer a sculpté des rochers en
formes misérables, que la lune rieuse anime
pour s'amuser.

Je n'ai plus rien cherché, plus rien mangé !
Dans le calme reconquis, mon regard a suivi
les longs jeux de la mer puérile, qui chasse
une coquille, un bout de bois, sans se douter
de ma présence. Mais, en tirant sa journalière
révérence sur le sable, chaque soir plus
large et plus profond, elle trace un mot, un
seul, toujours le même : Toi.

Elle m'a devinée, la grande tourmentée,
la mer-femme, la mer qui ment et se fla-
gelle.

Sans boire ni manger, je puis rester long-
temps, dans l'île de mon insomnie.

Balancement, et bercement, vertige, ané-
antissement.

LXXVIII

Laisse-moi les chercher, les dégager de
ma chair et de ma pensée, les paroles qui
sont des lames.

Mon cœur ne peut pas les retenir, elles font trop mal. En les écrivant, la douceur changera leur forme ; je garde la blessure et toi, garde le chant que doivent épurer les larmes.

C'est la note simple, pareille à celle que trouva la Femme, la première, au jardin d'Eden.

Eve était rousse, je suis brune, elle ne savait rien du verbe d'à présent, et notre chanson, cependant, la sienne, la mienne, c'est la même, celle que pour jamais doit écouter le Temps.

LXXXV

Si tu entras, je souris à l'idée que, me voyant des yeux trop grands et des lèvres déteintes, tu serais pris de cette crainte qui rend l'homme si maladroit près des souffrants.

A l'heure où la femme apitoyée se penche, vous vous enfuyez.

Combien vous avez raison d'aimer autant la liberté.

Poèmes de la Soif

III

Le palmier devient bleu, le vent balance avec lenteur la fatigue de son corps simple et sa tête ressemble à la tête soucieuse du coq bantam, qui pense, sans regard, dans un secret de plumes.

Un chant arabe passe au loin sur des cordes désespérées, agonisantes brusquement comme si la gorge fêlée, après chaque cadence, allait mourir.

Et c'est la nuit qui fait aumône de fraîcheur et qui ranime le concert de ces trois artistes que j'aime : Oumgregour, le crapaud, Bou Rourou la chouette et Grellou, le grillon.

Le grêle battement des castagnettes d'argent, plus minces que l'épiderme, enivre l'insecte strident.

Dans l'enveloppe de cuir flasque, la *main* a caché la douleur et le déshérité

verse à la nuit trois gouttes de détresse, qui sont, peut-être, un hymne à la beauté.

Bou Rourou, la chouette, n'est plus qu'une flûte brisée où veille la note solitaire, comme l'oiseau en son trou retiré.

Ce chœur des innocents, des tout petits, dans l'ombre monte et s'étend en vibrations longues, où se noie tout mon cœur.

Ne croyez pas que chacun vous méprise, vous qui venez lorsque toute rumeur inutile s'éteint.

A la pauvre manière qui est vôtre, sans changement, chantez dans la nuit saharienne, chantez, une âme humaine vous écoute et votre humilité la remplit d'un bonheur qui deviendra votre louange.

Chantez, mon mal s'endort et rêve de douceur.

IX

La fillette a tendu ses mains fines et soulevé l'étoffe violette aux ramages pincés par ces deux agrafes de bronze.

Elle a courbé sa taille et fait rouler ses hanches, à peine, et tracé simplement, comme sur une fresque calcaire, l'esquisse jeune de la danse.

Ses gestes disent plus qu'un long ballet savant, dans leur puérile indécence, car, il

y a mille ans, en écoutant la nouba primitive, la même enfant dansait, lascive.

Son haïk déployé dans une courbe d'ailes, projetait la même ombre, et, sur sa trace, l'antiquité toujours présente et fraternelle, sourit et nous rend cette grâce.

XIII

Messaouda, pourquoi t'ai-je demandé tes anneaux, pourquoi ai-je fait taire cette musique qui chantait autour de tes bras ?

Elle accompagnait bien ton travail de recluse, quand tu filais la laine ou broyais le couscous ; dès l'aube, tes bracelets d'argent bruissaient comme bruit la chaîne du gardien fidèle, protecteur du logis.

Ils ont abandonné ton poignet pour le mien et je les ai voulu afin de me rattacher mieux à ce soir qui nous vit assises sur le tapis brillant, et réjouies par l'arome prenant du café pur, dans ta maison sans yeux.

Ne pouvant nous parler, nous nous sommes comprises et lorsque je t'ai dit : « Je veux un souvenir », tu as saisi mes doigts, comme on saisit l'oiseau jeté par le hasard au fond d'une prison.

Et ton silence ardent, remonté de la mine de ton regard, voulait savoir ce que j'avais vu dans les villes, de l'autre côté de la mer.

Je n'ai rien vu qui me plût davantage que ton visage brun doré, si solidement encadré de cet antique ouvrage, qui te coiffe encore aujourd'hui.

J'aime la puérilité profonde et résignée de ces deux lacs mélancoliques où ton adolescence persiste à se mirer.

J'aime tes bras musclés, leur mouvement si preste, sans étude, et, sous la draperie qui convient aux statues, ton corps aux flexions végétales, qui sait se détendre, onduler, sur le rythme muet de ta grâce native.

J'aime ton rire de petite fille, qui eut un fils robuste à l'âge de quinze ans et je te trouve belle, infiniment, d'être Messaouda, simple comme l'alfa.

Pour attrister ta bouche et fermer ta paupière, ce que j'ai vu ailleurs, je ne le dirai pas. Tu ne connais pas ton bonheur de ne pouvoir aller là-bas où les hommes sont noirs, les femmes découvertes, le ciel saturé de laideur.

Tu es d'un grand pays où se montre une terre que personne ne peut toucher. Dans le désert, elle a repris sa liberté et défend aux mortels d'inquiéter sa somnolence et de souiller sa pureté.

Ne me demande pas ce que sont les cités, qui vivent sous le deuil d'un crêpe, je veux boire à ton ciel, au grand oued de la clarté,

c'est à toi de me raconter comment tes jours insoucians s'écoulent, je veux t'entendre et je te comprendrai.

Mais toi, comprendras-tu que c'est moi la captive, de la tête jusques aux pieds, que je voudrais pouvoir jeter mes vêtements sans forme et mon âme sans joie au feu de palmes sèches que tu viens d'allumer ; que je voudrais briser ma gangue occidentale, où sont pétrifiés tant de rêves déçus, que je voudrais enfin, rajeunie, reconçue, hors du mensonge, dans l'oubli d'une vie sans charme, être une autre Messaouda et posséder une terrasse au paradis des fiers lointains.

Mais, on n'enlève pas sa chair et ses années comme un vêtement déchiré. Avec mon privilège d'errer, je m'en retourne sous le séculaire fardeau, plus esclave d'avoir connu l'immensité.

Si je laisse tes bras muets, si j'ai volé l'esprit du métal animé au frottement de l'ambre chaud, c'est, en écoutant tes anneaux, pour me griser d'un chant d'espace libre, dans l'ombre du retour, entre les murs de mon tombeau.

XXI

Horiia, Saâdia sur le divan de bambous se reposent de n'avoir jamais travaillé.

Horiia aux nattes lourdes, le front tatoué,
regarde sans le voir son enfant nu, couvert
de mouches comme une ruche.

Saâdia, la vieille épouse, a peint deux
mares bleues autour de ses yeux pareils à
deux fleurs fanées, tombées dans l'eau.

Le cabri entravé s'agenouille et se plaint,
le jour a passé là sans laisser plus de trace
qu'un vol de libellule n'en laisse dans l'es-
pace.

La pensée de ces femmes ne demande pas
l'heure, ne pèse pas le temps.

Ce n'est qu'un soir de plus, comme il y
en eut tant autour du campement nomade.

Mon envie reste là, en face du repos.

Regarder le ciel, à quoi bon ? A quoi bon
regarder la terre trop connue ?

Entre les deux, dans ce vague dormant
qui remplit ce logis sans toit, sans murailles,
sans portes, s'en aller au courant obscur et
lumineux qui entraîne fatalement Horiia,
Sâadia, filles de la sagesse, vers la tombe
anonyme où leurs paresseuses, enfin récom-
pensées, à tout jamais s'endormiront.

XXX

La lèvre noire, appuyée au roseau, ne
cherche rien de plus qu'un murmure d'oiseau
et l'homme aux ailes blanches ouvertes par

le vent, marche ainsi qu'un pigeon dans son
roucoulement.

Cette heure de sa vie n'a pas d'autre
besoin que la musique inconsciente, échappée
de la flûte peinte, évaporée au souffle du
matin.

Il sait qu'il n'y a point, dans le jour
éclairé, un trou d'ombre où puisse tomber
son allégresse, baignée comme une plante,
de soleil et d'oisiveté.

Nos airs trop compliqués, nos paroles
nourries, nous paraissent avoir un sens que
n'atteindront jamais les notes vagissantes.

Hélas, hélas !

Si le Puissant traverse l'oasis, il n'en-
tendra que ce chant-là.

Car, sans rien offenser du rythme uni-
versel, la très limpide voix du ramier sans
pensée coule mieux dans l'éternité que la
phrase enrôlée du docteur en science.

XL

Ne bois pas l'eau jaune de cette séghia,
elle porte la force à l'arbre, mais à l'homme
elle donne la mort.

Ne bois pas la vie corrompue de la cité
occidentale, elle éclaire le cerveau un ins-
tant, mais bientôt les yeux se ferment.

Mets ta confiance dans la source secrète
qui naît du désert.

Elle est pareille à une vierge remplie de
vertus et l'hyène n'y a pas bu.

XLIII

Chanson d'Amour.

Attika, tes jambes sont des bras qui
m'enlacent ; tes pieds, cerclés de bracelets,
sont des mains caressantes.

Quel est le plus doux baiser ? Celui de ta
bouche qui, déjà, me vide le cœur, ou bien
celui qui prend la force de mes reins.

La tête écrasée d'Ambarek ne le dira
point.

Pour le savoir, il faut que je passe vivant
entre les crocs des chiens et la lame du
boussâadi.

Avec un morceau de ton voile entre les
dents, je passerai. Et si je ne passe pas,
avec ton nom entre les dents, je mourrai
Attika.

XLIV

Les poissons du désert, qui vivent sous le
sable, jaillissent avec l'eau, lorsque l'on
creuse un puits.

Leurs yeux, voilés de blanc, n'ont jamais

lui, mais le soleil enlève le bandeau et les
barbeaux, naissant une seconde fois, jouent
dans la nappe claire comme dans une fable.

La paillette d'argent, au flanc d'un seul
d'entre eux, c'est le regard de l'insondable.

LVII

De grands tapis jetés sur la froideur des
dalles. Des femmes, de la beauté profon-
dément sculptée : Ivoires des aïeules, fleurs
de marbre des jeunes filles, dans le secret
du gynécée.

Nombreuses, les servantes déambulent
sans bruit, un essor blanc gonflant leurs
voiles ; l'une élève un bassin, l'autre apporte
un plateau qu'elle balance, une autre encore
s'arrête pour manger, au creux de sa main
peinte, des graines laquées.

Et celle qui s'accoude est venue s'in-
cruster en bas-relief de bronze rare, dans
la pâleur laiteuse de la chaux.

La fileuse rapide étale, sur un drap, la
laine sombre et psalmodie très bas en tor-
dant le fil noir.

Il est six heures. Au fond des galeries,
tournée vers l'Orient, la parente la plus
âgée prie. Svelte et grande, elle s'isole avec
son Dieu.

La maîtresse, au profil de reine, fait en-

tendre des ordres brefs. Ses doigts enlumines caressent le madras d'une jeune négresse agenouillée. Elle sourit à la nouvelle mariée, princesse au front idéalement pur, oisive sous ses pierreries.

Nous nous taisons. L'instant suave est une rêverie.

Et l'ombre d'un oiseau a passé sur le mur.

LXIII

L'âme du marabout, cachée dans la cigogne, veille sur la casbah.

Le pieux voyageur, n'ayant presque plus d'eau, consentit à la soif plutôt que de sacrifier l'ablution rituelle.

Pour abréger sa fatigue et sa route, Allah donna des ailes à son fidèle serviteur.

Sur le toit des croyants, le choix de la cigogne vient se poser comme un bonheur.

Biskra.

Poèmes du Scorpion

II

J'ai revu la tourterelle, la même, il n'y en a qu'une, Hamma el Beri, l'immortelle.

J'ai revu la tourterelle, dans son éden où vit la plus belle poussière, faite de grains de lumière.

O gémissante ! des milliards de pas ont pulvérisé les coquilles de tous les temps consumés, pas des hommes et des années, pour faire le prisme des nacres, qui nous tend ses reflets.

Le sol est somptueux, l'heure très belle, nous voici seules et j'allais te parler.

Mais tu t'élèves, car tu possèdes l'air et tu sais m'échapper. Que ne puis-je en mes doigts, lisser la pâleur de tes plumes couleur de chair.

Ce soir frissonne tendrement, il me prête son calme, il emprunte ma peine et la promène dans cet isolement.

Hamma el Beri, deviens fée, laisse grandi-

tes ailes, cache-moi bien avant au duvet de ton cœur et que je ne voie plus, quand reverdira l'aube, que le silence du chemin qui coule entre les jardins.

Les fleurs de l'hibiscus sont mortes, mais le citronnier a mûri. Hamma el Beri, demande à la houri que ce soit là des gousses d'or pleines de rêve.

Tu chantais au printemps et tu ne chantes plus. Le soleil a sombré et les palmiers se plaignent.

Déjà, tu regagnes l'abri qui voit ton pur sommeil, et moi je dois retourner vers les hommes.

Hamma el Beri, adieu, tu m'abandonnes.

VIII

J'ai rencontré un jeune cavalier qui m'a dévisagée comme s'il voulait déchirer mon voile.

Il a tourné bride et mis dans mes pas les pas de son cheval de soie, frère blanc d'El-borak la jument, qui, se cabrant, jusqu'au septième ciel emporta le Prophète.

Le cavalier penchait la tête.

Mais mon désir est pour El Alia, qui m'appelle là-bas par ses calmes demeures aux visages de temples.

Le cavalier bondit sur une brusque pente,

afin de me montrer sa grâce et son habileté ; il a sifflé.

Mais j'écoutais les soupirs des gommiers et la détresse qui passait.

Dans le sentier inégal, il s'est arrêté. Par-dessus les tabias, à l'affût, il me guettait.

L'oasis était vide, aucun bruit n'y vibrerait. Je souriais de la chasse sans armes à travers la palmeraie.

Tranquille, j'ai cheminé. La langueur descendait des oliviers.

Les pas étaient dans mes pas.

Au ravin de l'oued, il a plongé et son regard m'interrogeait d'en bas.

Mais l'eau fraîche en mon cœur comme là s'est tarie.

Et j'entendais la promesse trahie, en redemandant au désert, dans un mirage, d'autres yeux.

Au tournant de M'Cid, le poursuivant disparut.

Cavalier, qui étais-tu ?

X

Allah il Allah...

Le chapelet tourne vite, en lazzo de suppliques pour saisir le Divin.

Il respire dans l'étroite ruelle comme partout. Sur la crête du mur, le cabri noir

appelle. Il s'est aventuré, il glisse et demande secours.

Et l'énorme cyprès monté dans la lumière fait aussi sa prière, il est le cierge vert, debout pour Mohammed.

Homme croyant, arbre majestueux et toi-même, animal-enfant rempli d'innocence, qui parlez simplement dans le son et dans le silence, votre Père, Allah, n'est pas loin.

Assis sur la margelle de la fontaine, il vous entend et l'air si pur lui porte bien vos âmes d'Orient.

Du haut de la mosquée, la voix qui le célèbre s'est élancée, elle va frapper l'émail de l'azur, elle tourne aux quatre points, monte et redescend, pour tendre ses ondes sur la palmeraie.

Ce jour s'en va, de son pas sûr jusqu'à l'éternité prochaine. Il est un anneau retombant de la longue chaîne qui traîne les mystères fondus d'un alliage vivant.

Toi, qui proclames à toute heure le plus grand Celui dont tu ne peux pas dire le nom secret, le centième, tu sais que sa toute-puissance doit briser ton entrave, afin de te laisser errer dans le bonheur.

Pour l'attendre, plein de confiance, tu es bien mieux ici qu'ailleurs.

Près de la mosquée de Sidi-Malek.

XXII

Je t'envie, Alima aux bras frottés de terre, j'envie ta maison basse à côté du figuier et cette pourpre déchirée qui fait à mes regards le don de ta beauté.

Je t'envie Alima ! Ma chaude jalousie est dans le soir comme une panthère aux aguets.

As-tu vraiment sur moi, ô sombre créature, ce droit énorme de posséder la paix ?

XXV

A la porte de ce jardin, je viens comme un voleur. Qu'y a-t-il donc à prendre ici ?

L'âme écarlate d'un géranium isolé qui se meurt.

XXX

Le poignard est dans sa gaine rouge.
Et mon amour, dans mon cœur.

XLII

Femme rouge, droite sur la terrasse, femme aux gestes harmonieux qui brasse de la pourpre dans du soleil, au-dessus de la route où toute laideur passe, tu as élevé la beauté.

Mes yeux ont besoin de tes lignes et de

ton mouvement. Reste, reste longtemps, statue sur les murailles, sois immobile dans le bronze et l'onyx ardent.

Superbe pauvreté orientale, fais-moi l'aumône large de ton rayonnement.

Et, parce que la nuit vient, redescends.

Jamais tu ne sauras qu'un être a pu cueillir un noble rêve sur ton corps éloigné, ainsi qu'on prend les roses au rosier brun, pour en emporter le parfum.

Au-delà des montagnes bleues, voici que le soufre s'étend.

Il n'y a plus, sur la terrasse, qu'un pigeon blanc.

LIII

Lune, j'ai gardé le silence.

Une parole eut déchiré le grand haïk de transparence que tu tissais.

LVI

Scorpion, j'ai découvert que, l'été comme l'hiver, tu gîtes dans l'âme des hommes et n'es jamais qu'à moitié endormi.

Un jour donc, je pourrai te surprendre dans la main tendue d'un ami.

Biskra.

Poèmes troubles

XXVII

Il y a longtemps, vous savez, que Chopin et moi nous vivons ensemble. Je n'en parle jamais.

Si je croyais que Dieu est vraiment dans le temple, je ne pourrais pas entrer, je serais morte avant, brisée par l'infini, tuée par l'idée.

Et, pour la musique, non plus, je ne peux pas entrer, vous comprenez ?

Est-il possible qu'on aille au concert, prendre cette musique-fille, chambrée, prostituée à toutes les oreilles, qui a l'air de mendier un compliment et veut donner une secousse quand même, pour trois francs.

De la musique qui ne s'étend pas, qui respire sans air et va retomber là, étouffée.

Je vois la gorge bleue et le lacet.

Oh ! Dolly, la musique immense, la musique-vie, la mortelle musique pour soi seul et dans un espace à elle seule, où elle pour-

rait être faible à nous courber, faible à mourir et, alors, au maximum de sa puissance.

Je me souviens de ce noir, qui pinçait les trois cordes de la cora, instrument naïf comme le premier jour et poignant.

A trois pas, je n'entendais rien, je me suis approchée, j'ai entendu mon âme, là-bas, dans le remous herbeux d'un Bar-El-Ghazal, comme une face hors de l'eau, qui chanterait un hymne à la lune, le soir de sa mort.

Mais, je ne peux pas être toujours là-bas, dans mon pays dévoré par la plus grande soif, je ne peux pas vivre une vie musicale d'herbe et de branche et de ruisseau ; c'est pourquoi, ayant dû subir le toit sur ma tête, j'aime Chopin.

Avec ceux qui font de la musique, les compositeurs, je ne me risque jamais, je n'y connais rien ; mais, je connais l'archet qui glisse du front aux orteils et la réponse vibrante de l'être et le respect de cela.

Ah ! ma Dolly ! qu'on n'en parle pas. Les mots se tuent en voulant dire ce que c'est qu'une aile. Il y a des esprits qui les défient et la musique, la définir, on ne peut pas.

Je sais tous les noms célèbres qui sonnent ; mais j'aime Chopin, parce qu'il est l'étreinte, la danse, le vent, la forêt et la mer.

Il est le grand voyage et la musique, Dolly, c'est ce qui s'en va.

Quand tu t'éloigneras, ô ma souffrance harmonieuse, ce sera le chant qui meurt sur les eaux, celles de l'étang qui mouillait tes yeux, qui noyait tes paroles, quand tu parlais seul auprès des roseaux.

Dolly, ma musique perdue, toi qui t'en vas.

XXXVIII

Je ne peux pas supporter les vêtements, Dolly. Je vous ai dit souvent combien il est criminel et sauvage d'envelopper la nudité, de vivre sous un ciel dont notre corps a peur.

Et nue, comme je me sens accablée par la chair, cette gaine massive, qui alourdit l'invisible et paralyse le vrai mouvement. J'envie les impondérables qui m'entourent, ces femmes évadées de moi, qui restent cependant à portée, pour me soutenir dans le difficile passage. Elles m'emmènent quelquefois, beaucoup plus loin que la contrée où Mansour garde mes propriétés, plus haut que la plus haute montagne de pierre, que la plus haute cime des douleurs.

Ma dépouille est restée dans la chambre, sur une chaise. Cette robe misérable, il faudra la reprendre pour travailler.

Si vous l'aperceviez, Dolly, vous croiriez voir ma forme, bien définie, de mes cheveux à mes souliers.

Croyez-le, ma finesse, mais voici que mes bras s'allongent hors des murs et s'en vont tater les étoiles, voici que mes pieds s'en vont chercher, dans l'infini, les royaumes éclairés par la vérité.

Les uns rapportent des voyages des éventails, des perroquets, des cabinets sanglés de cordelières, où l'on met des objets dépayés. Je ne veux rien rapporter qu'une autre lumière prise à la rayonnante pensée de mes sœurs, prise à la certitude de l'être qui commence à se dégager, qui voit, hors de la terre, cette réalité qu'on appelle mystère et qui, peut-être ne l'est pas, mais seulement pudeur voilée en face de notre lourdeur, flambeau qui se dérobe à l'aveuglement volontaire.

Pourquoi cherchons-nous ailleurs, quand le seul intérêt est là.

Si nous voulions nous affirmer durant la vie, si le visage vraiment se levait, si le front devenait sommet, chaque soir, je pourrais laisser la robe sur la chaise et vous lui parleriez, Dolly, tandis qu'au long des voies éblouissantes, libre comme un parfum, je m'en irais.

Contes en vingt lignes

L'ÉPREUVE

Un mari soupçonneux, voulant mettre à l'épreuve la fidélité de sa compagne, la laissait seule de longues heures avec un de ses amis.

Pendant ces entrevues, en attendant le moment de les surprendre, il s'accoudait à la fenêtre et regardait dans la rue.

C'est de là qu'il aperçut, au balcon d'une maison voisine, une femme beaucoup plus belle que la sienne.

Il fut saisi, à sa vue, d'une passion telle qu'il abandonna pour elle et sa maison et l'épouse dont il était si jaloux.

POUR UNE FOIS

A l'entrée d'une forêt, un matin de printemps, l'Amitié et l'Amour se rencontrèrent.

Après un instant de méfiance ils se donnèrent la main.

— Que faites-vous ici, Madame ? questionna l'Amour.

— Le genre humain me fatigue, répondit l'Amitié et je viens chercher sous ces arbres un peu de solitude et de tranquillité.

— Moi de même, soupira l'Amour, en fermant à demi ses beaux yeux malicieux.

Comme ils allaient prendre un étroit sentier, le vieil Amour, qui se sait partout le plus jeune, s'effaça poliment pour laisser passer sa compagne.

— Non, lui dit l'Amitié, il n'est ici ni hommes ni femmes, nous sommes seuls, laissez-moi donc vous suivre pour une fois.

LE GAGE

Un jour, un homme qui était fort et beau s'agenouilla devant une femme et lui dit :

« Je suis à toi tout entier. »

Comme gage de son amour, il lui remit un joyau des plus brillants.

La femme suspendit à son col le bijou, elle enrichit son corps des caresses et des baisers de cet homme et l'adora.

Ce furent des jours et des nuits que le don de la vie ne peut payer.

Mais, un soir, l'homme ne revint pas.

Gardant son cœur et sa chair fidèles, la

femme attendit, puis tomba malade de regret et de douleur.

La pauvreté entra dans sa maison.

Elle fit venir le lapidaire et lui proposa le joyau.

Mais il se trouva que la pierre était fausse et cette femme mourut de faim.

L'AÉROPLANE

Le grand oiseau blanc s'envola par dessus la mer, fier de porter en son milieu, comme un cœur, l'homme vivant.

La frégate, qui fauche le vent, lui dit :

— Où t'en vas-tu ainsi avec cet homme, comme avec un enfant ?

— Je dois faire le tour du monde entre l'aurore et le couchant.

Ils virent, au cours du voyage, les mers bleues, les côtes grises, peut-être des forêts et des capitales peut-être, si bas.

Ils les virent et ne les virent pas.

L'oiseau chanta : « Ceci n'est que poussière, allons vers plus de clarté. » Il chanta : « Donne-moi du sang ». Et l'homme lui donna du sang.

Et puis il oublia ceux qui l'aimaient et cette maison si petite où l'on attend. La nuit venait, ils partirent pour les étoiles.

Mais, en leur chemin rencontrèrent dame

Comète qui riait en courant et tenait à peine d'une main sa traîne. Elle dit :

« Oh le bel oiseau blanc ! Depuis tant de milliards d'ans que je vole, jamais ne je vis son pareil et je le prends. »

Elle tendit son doigt lumineux. L'oiseau s'y posa dans sa course folle. Et chaque soir, auprès de la petite maison où on l'attend, tous ceux qui depuis si longtemps ont caressé de leur espoir les fuyantes ailes, ceux qui aimèrent l'homme volant, regardent au ciel et se disent :

« Où sont-ils donc ? Où sont-ils donc maintenant ! »

TABLE DES MATIÈRES

<i>Portrait gravé sur bois, par A. Trétiakoff...</i>	2
<i>Avant-Propos.....</i>	5
<i>Préface de A.-M. Gossez.....</i>	7
PETITS TABLEAUX VALAISANS	25
<i>Paysage.....</i>	25
<i>L'Achat d'un Pré.....</i>	26
<i>L'Héritage.....</i>	28
<i>Les Hiboux.....</i>	30
<i>La Chanson.....</i>	31
HEURES D'AUTOMNE.....	33
<i>Onze heures.....</i>	33
<i>Quatre heures.....</i>	38
<i>Minuit.....</i>	40
<i>Epilogue.....</i>	40
CHANSONS RUSTIQUES.....	42
<i>Baptême.....</i>	42
<i>Les Moineaux.....</i>	42
<i>Les Prunes.....</i>	43
<i>La Pluie.....</i>	43
<i>Le Silence.....</i>	44
<i>La Scie.....</i>	45
<i>Tu me dis.....</i>	46

LE CHANT DU VERDIER.....	47
<i>Jeudi saint</i>	47
<i>Vendredi saint</i>	49
<i>Samedi saint</i>	49
SOUS LES NOYERS.....	63
HEURES D'HIVER.....	69
<i>Huit heures</i>	69
<i>Trois heures</i>	71
LE LIVRE POUR TOI.....	74
CANTIQUE D'ÉTÉ.....	86
LA FENÊTRE OUVERTE SUR LA VALLÉE.....	96
<i>Dix gardes japonaises</i>	104
LA SERVANTE.....	109
<i>L'Herbe</i>	109
<i>Tu seras là</i>	112
<i>Le Sommeil</i>	113
<i>Richesse</i>	115
<i>Le Rat</i>	115
GRAINS DE SABLE.....	121
<i>La Datte</i>	121
<i>Le Cimetière</i>	121
<i>La Pastèque</i>	122
<i>Ecoute</i>	122
POÈMES EN ESPAGNOL.....	124
<i>La Cruz del Sur</i>	124
POÈMES DE LA BOULE DE VERRE ET NOUVEAUX POÈMES DE LA BOULE DE VERRE.....	126
LE LIVRE DU PAYS D'ARMOR.....	136
VOUS.....	146
<i>Dimanche de Pâques</i>	146

MORTEL PRINTEMPS.....	156
POÈMES DE LA SOIF.....	169
POÈMES DU SCORPION.....	179
POÈMES TROUBLES.....	185
CONTES EN VINGT LIGNES.....	189
<i>L'Epreuve</i>	189
<i>Pour une fois</i>	189
<i>Le Gage</i>	190
<i>L'Aéroplane</i>	191



